

ISSN 0336-030X

HEÍMÐAL



recu le
7/12/87

L'ANNEE GUILLAUME

Inscriptions Roniques.

abonnement renouvelé pour le
N° 43 surr. de 16-20-1987

EDITIONS HEIMDAL
B.P. 124 - 14402 BAYEUX CEDEX

BON DE COMMANDE

• COLLECTION

"DEUXIEME GUERRE MONDIALE" :

1001	Enfer du Bocage	174,00
1002	Cobra, bataille décisive	174,00
1003	Les V-1	174,00
1004	Album Mémorial Normandie	379,00
1005	9.SS-Pz.Div. "Hohenstaufen"	379,00
1006	Témoins du Mur Atlantique	127,00
1007	Normandie 44 (guide)	59,00
1008	Normandy 44 (id. en anglais)	59,00
1009	Rangers à la Pointe du Hoc	49,00
1010	Sainte Mère Eglise (6 juin 44)	29,00
1011	Paras US à Ste Mère Eglise	39,00
1012	Maxi Plages du Débarquement	28,00
1013	Maxi Bataille des Haies	28,00
1014	Mini Plages du Débarquement	14,00
1015	(idem, en anglais)	14,00
1016	Mini Bataille de Normandie	14,00
1017	(idem, en anglais)	14,00
1018	Miniguide Arromanches	14,00

ALBUM MEMORIAL LORRAINE 379,00



• COLLECTION MÉDIÉVALE

1020	Viollet le Duc (Tome 2)	350,00
1021	Normandie médiévale	149,00
1022	Vikings de Jomsborg	149,00
1023	La Geste du Bâtard	38,00
1024	Les Fils de Guillaume	38,00
1025	Henri II Plantagenêt	38,00

• COLLECTION « RÉGIONALISME »

1026	120 Châteaux du Cotentin	129,00
1027	Randonnées en Pays d'Auge (1)	88,00
1028	Randonnées en Pays d'Auge (2)	88,00
1030	Laudes à St Michel du Péril	149,00
1031	Rech.Hist. - St Pierre Eglise	172,00
1032	Pêcheur du Cotentin (récit)	44,00
1033	Roi sur sa Terre (roman)	44,00
1034	Guide du Nord Cotentin (1)	18,00
1035	Guide du Nord Cotentin (2)	18,00
1036	Mini Costume Normand	14,00
1037	Mini Meubles Normands	14,00
1038	Mini Horloges Normandes	14,00
1039	Mini Normandie et Vikings	14,00
1040	Prénoms Normands et Vikings	14,00
1041	Eu	14,00
1042	St Sauveur le Vicomte	14,00
1043	Granville	14,00



DIRECTION ET RÉDACTION

Georges BERNAGE,
responsable de la publication.

RÉALISATION

La mise en page de ce numéro a été
réalisée par Georges Bernage

PUBLICITÉ: s'adresser à la Revue

ABONNEMENTS (4 numéros)

France	120 F
Étranger	125 F
De soutien : à partir de	150 F
Prix du numéro	36 F

HEIMDAL - B.P. 124
14402 BAYEUX CEDEX

RÈGLEMENT: par chèque bancaire ou
par chèque postal (CCP: ROUEN 1 743 50 P.
Bernage -Heimdal).

Publication trimestrielle

Imprimerie Corlet
Zone Industrielle
14 Condé-sur-Noireau

N° de Commission paritaire: 52 499

Copyright HEIMDAL

Distribué par le N.M.P.P.

Dépôt légal : 4^e trimestre 1987.

Je vous invite à m'écouter tous, êtres sacrés, puissants et humbles
descendants de HEIMDAL: Tu veux, ô Alfadir, que je révèle les
destinées primitives des dieux et des hommes, les plus anciens dont j'aie
souvenance

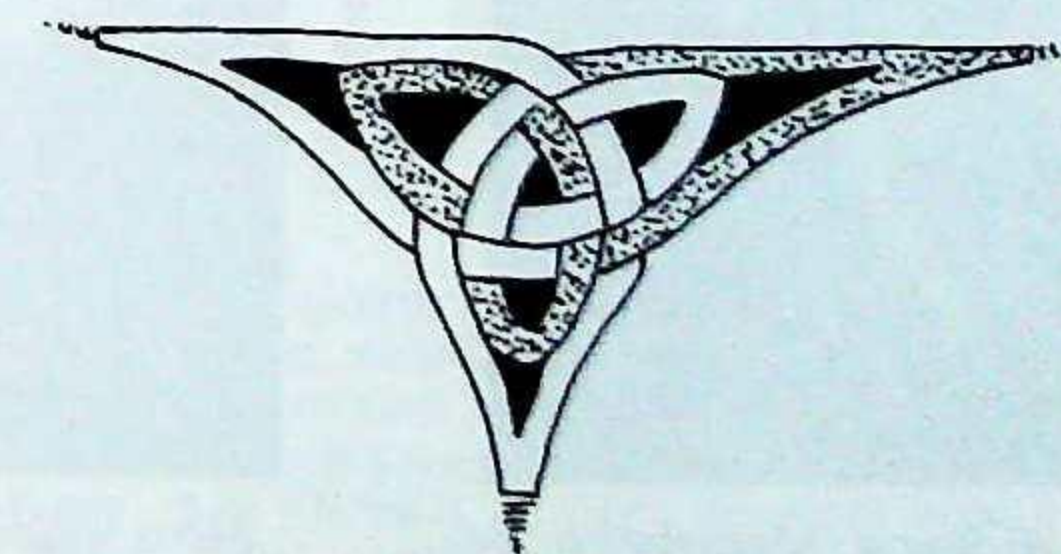
EDDA

N° 43

SOMMAIRE

HÉRITAGE

3	L'ALPHABET RUNIQUE par Jean Renaud
4-10	LES INSCRIPTIONS RUNIQUES DE MAESHOWE par Jean Renaud NORMANDIE
11	DRUIDES ET TEMPLES DE BÉLÉNOS A BAYEUX par Georges Bernage
12-13	D'ÉPONA LA CAVALIÈRE A LA NORMANDIE PAYS DU CHEVAL par Georges Bernage
14-18	L'AUTEL MAJEUR par René de Verneuil
19	PIERRE JUHEL, PEINTRE NORMAND
20-21	ARTISANAT ET TRADITIONS NORMANDES VENT DU NORD
22-26	L'ANNÉE GUILLAUME par Georges Bernage



EDITORIAL

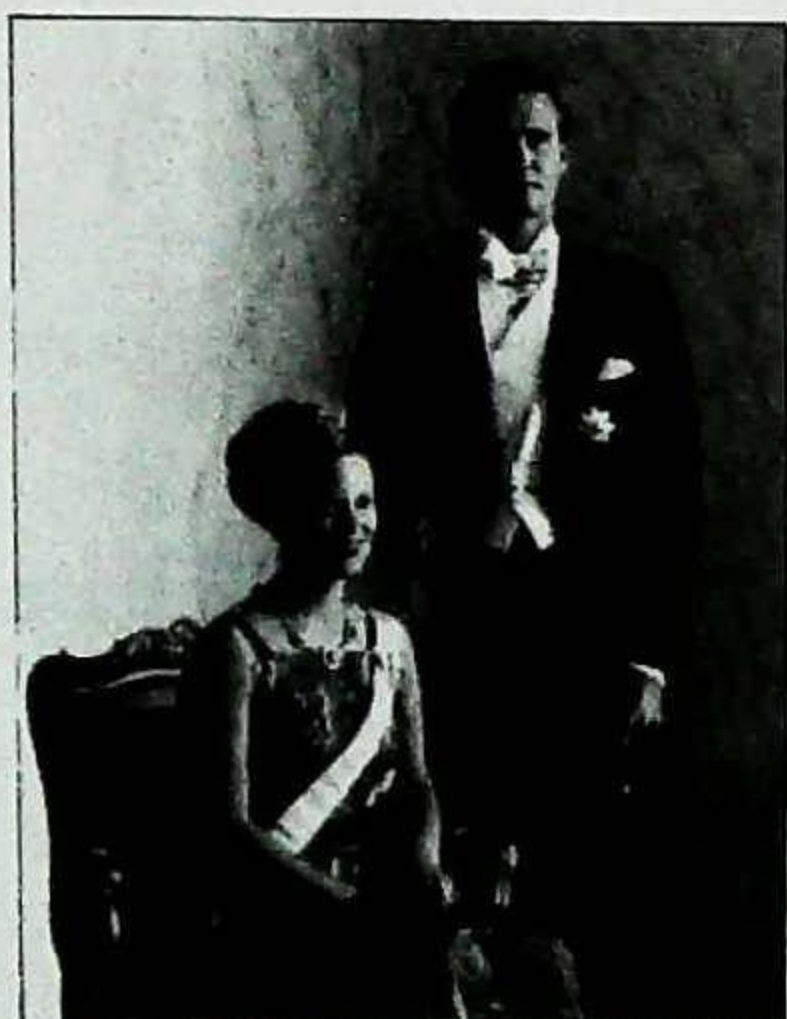
EDITORIAL

HEIMDAL, LA « REVUE DES SOUVERAINS SCANDINAVES » !

Comme vous le lirez dans l'article d'Emile Guinard, une délégation normande reçue en Islande par le Président de la République, Madame Vigdís Finnbogadóttir, a eu comme première question du Chef de cet Etat géographiquement le plus nordique : « Connaissez-vous la Revue « Heimdal » ? Aujourd'hui, le 18 novembre, la Reine de Danemark était reçue à la Mairie de Bayeux ; son seul voyage hors de Paris, lors de son séjour en France, a été consacré à la Normandie et plus particulièrement à Bayeux. J'ai eu l'occasion de lui remettre quelques numéros de la Revue Heimdal en lui disant *en danois* que « ces revues évoquent les Vikings en Normandie et qu'au dixième siècle on parlait encore le danois à Bayeux ». Le 20 novembre, la Princesse Sonia de Norvège recevra aussi des numéros de « Heimdal », votre revue, qui est maintenant mieux connue par les Souverains et Chefs d'Etat scandinaves, qui sont chers à nos cœurs, que par certains Normands...

Petite anecdote édifiante : Pour venir de Copenhague à Paris, Sa Majesté la Reine de Danemark et le Prince Henrik ont pris le train... et un train de voyageurs normal, pas un train spécial. Dans le même temps, les gouvernants de l'Etat français utilisent des Boeing spéciaux (dont chaque déplacement coûte environ cent millions de centimes) pour aller ici ou là sans parler des hélicoptères ou autres moyens de locomotions gourmands en carburant. La Reine de Danemark a donné un bel exemple de Démocratie Nordique. Vive la Reine !

Georges BERNAGE



S.M. La Reine Margarethe de Danemark et le Prince Henrik



Mme Vigdís Finnbogadóttir, Présidente de l'Islande



S.A.R. La Princesse Sonia de Norvège



L'ALPHABET RUNIQUE

par Jean RENAUD

L'alphabet runique — ou « *futhork* » — en usage à l'époque viking ne comporte que 16 signes. Jusque vers 700, il était composé de 24 signes, dans un ordre bien défini, séparés en 3 groupes — ou « *aettir* » — de 8 signes chacun, et son utilisation avait un caractère magique et secret. L'élaboration graphique du nouvel alphabet s'est étendue sur une longue période, et tout laisse à penser que c'est dans les vieilles provinces danoises de la Suède actuelle que le remaniement a eu lieu. C'est en Sjaelland, sur la pierre de Gørlev, que figure, au milieu d'une inscription, un « *futhork* » complet que l'on a coutume de citer pour modèle :

ƒ u þ a r k h n i a s t b m l r

Ce nouveau « *futhork* » n'a guère évolué, en territoire danois, jusqu'à la fin de l'époque viking, si ce n'est le remplacement de ƒ par ʝ.

Or, au moment où ces runes « danoises » prenaient leur forme définitive, au début du IX^e siècle, une écriture runique quelque peu simplifiée se développait sur une zone allant de la Norvège occidentale à l'île de Gotland, d'où son nom : les runes « suédo-norvégiennes ». Sur la pierre de Rök, dans l'Ostergötland, ce « *futhork* » est le suivant :

ƒ u þ a r k h n i a s t b m l r

On remarque que ni l'alphabet runique danois, ni le suédo-norvégien n'ont de signes pour rendre les consonnes p, d et g qui sont donc exprimées par les runes correspondant à b, t et k. Il n'y a pas non plus de signes pour rendre les voyelles e et o qui doivent être exprimées par les runes correspondant à i (ou a) et u. En revanche, la distinction entre le r roulé et le r grasseyé subsiste sous forme de deux signes différents et l'expression de la nasalité est établie par a avec un signe particulier. Après le milieu du XI^e siècle, ce signe ʝ (souvent transformé en ʞ) exprimera alors le son o.

En fait, les deux alphabets furent employés côte à côte en Norvège dès le début de l'époque viking, voire mêlés l'un à l'autre, ce qui engendra des variantes, et notamment le type de « *Jaeder* », ainsi nommé car il était courant dans la région du sud-ouest. Or c'est de cette région que partirent nombre de colons vers les archipels écossais et ce « *futhork* » a été utilisé depuis les Shetland au nord jusqu'aux Hébrides au sud, et à l'île de Man dont il devint en quelque sorte l'écriture nationale au X^e siècle : la majeure partie des inscriptions y sont en effet

de ce type appelé, en définitive, « *Jaeder-Man* ». Une des stèles de Maughold, au nord-est de l'île, offre un « *futhork* » entier :

ƒ u þ a r k h n i a s t b m l

Cet alphabet est l'héritier direct des runes « suédo-norvégiennes », mais le ʝ danois y remplace ƒ pour m et, très tôt, la dernière rune, est tombée en désuétude.

En Norvège, cependant, les variantes les plus couramment employées aux X^e et XI^e siècles sont, au contraire, davantage issues des runes « danoises », bien que fortement influencées par les runes « suédo-norvégiennes ». Appelons-les les runes « norroises », car elles furent également exportées vers l'ouest :

ƒ u þ o r k h n i a s t b m l y

On y trouve d'une part les signes ʝ (h), ʞ et h (s), ʞ (b), ʝ (m) et ʞ (ni), au XI^e siècle, exprime non plus r mais y, et d'autre part ʞ (n), ʞ (a), ʞ (s) et ʞ (t).

Aux XII^e et XIII^e siècles, l'alphabet runique pointé se développa, mais longtemps de façon hésitante et incomplète : souvent une même inscription comportait des runes pointées et des runes ordinaires pour transcrire les mêmes phonèmes. En ponctuant les caractères runiques normaux, on est arrivé à leur faire exprimer différents sons et à obtenir un alphabet phonétiquement complet que les graveurs disposaient selon l'ordre alphabétique latin :

a b c d e f g h i k l m n o p
r s t u y þ æ ø

Il faut enfin ajouter que la tradition des runes cryptiques s'est maintenue en milieu norvégien et que plusieurs inscriptions orcadennes en sont l'illustration. Le principe de cette écriture est lié aux trois groupes de runes de l'alphabet : *futhork*, *hnia*, *tbmly*. Aux Orcades, il s'agit de runes liées, c'est-à-dire que chaque signe comprend une haste verticale avec une ou plusieurs branches de chaque côté, dont le nombre indique d'un côté le groupe et de l'autre le numéro de la rune dans le groupe.

Exemple : ʝ = | (i), 3^e caractère du 2^e groupe.

Sur la paroi nord-ouest, précisément, figure le texte suivant, très abîmé par endroits, notamment au début, et dont il convient de lire la partie inférieure (n° VII) avant ce qui est gravé sur la pierre juste au dessus (n° VI) :

... i h a i r m i r s a h t a t
 f i i r h i r f o l h i t ø r i t

u i l s a e h i a

f a r s o m o t r

o r k a s o n r s a h þ i a

r u n o m þ a e i m i r

h a n r i s t i...

« ... iga er mér sagt at fé er hér folgit erit vel. Segja fáir sem Oddr Orkasonr sagði á rúnum þeim er hann risti... » — « (...) on m'a dit qu'un trésor a été très bien caché ici. Peu disent comme Oddr Orkasonr a dit dans les runes qu'il a gravées... »

III
 B R I * * * Þ I M I

VI
 R Y I Y I R * * * I R N N Y Þ I Y I R * * * I R I M A

L'inscription d'Oddr est peut-être la précédente, à moins que ce ne soit l'un de ces autres textes qui mentionnent également le trésor :

s a e l e r s a i r f i n a m a

þ a n q u þ h i n m i k l a
 (n° XX, 5^e ligne)

IV
 I T T R Y I R Y I M Y Þ I K R Þ * I Y I Y M I

« saell er sá er finna má þann auð hinn mikla » — « heureux sera celui qui trouvera ce grand trésor ». ou bien :

þ a t u á r l q k q i r h i r

u a r f i f o l h k i t m i k i t

« þat var longu er hér var fé folgit mikit » — « il y a longtemps qu'un grand trésor a été caché ici » (n° XIX, fin ligne 3 et n° XX, ligne 4) ;

ou bien encore ces deux assertions selon lesquelles le trésor aurait déjà été retrouvé. La première (n° XIII) est gravée de façon à être lue de droite à gauche, sur une seule ligne :

r i a e þ n a e r d l h t r p f t o r b

i f r a u m o t q n m i r þ

t o r b a t r o f r a u e f
 t a e h a e s k e r e
 t a s n a m t a þ

« þat man satt er ek segi, at fé var fært á brott. Þrim nóttum var fé brottfært heldr en þeir... » — « c'est sûrement vrai, ce que je dis, que le trésor a été enlevé. Le trésor a été enlevé trois nuits avant qu'ils ne... » ;

et elle se complète vraisemblablement par les trois mots gravés de bas en haut sur une pierre juste au-dessus (n° III) : le premier mot est difficilement explicable, sans doute le graveur a-t-il voulu écrire brutu ?

B R I * * * Þ I M I

« (brutu) haug þenna » — « pénétrez dans ce tumulus ».

III
 B R I * * * Þ I M I

La seconde (n° XX, 6^e ligne) est plus catégorique encore :

g k q n a e i n b a t f i

y r q u h i þ i s u m

« Hákon einn bar fé úr haugi þessum » — « Hákon seul a enlevé le trésor de ce tumulus. »

* * * M Y Þ I R Y I R Y I R * * * I R I M A

Mais tous les visiteurs de Maeshowe n'avaient pas la même envie d'évoquer le trésor caché. Une quinzaine d'entre eux ont tout simplement attesté leur passage en y gravant leur nom, parfois suivi d'un surnom ou du nom de leur père, et le plus souvent accompagné d'une de ces formules traditionnelles et passe-partout. Voilà donc ce qu'on peut lire notamment.

On déchiffre les prénoms « Simon » et « Sigríðr » (n° XIX)

s i m o n s i h r i þ

II Y Þ I I * R I Þ

et c'est en runes crytiques qu'un autre graveur a signé son nom (n° VIII, 3^e ligne) :

a r l i k r

— c'est-à-dire Erlinger —

Arnsíðr matr

On trouve, avec leur surnom : Arnsíðr matr, (n° XV)

a r n s i ð r m a t r

r a e i s t r u n a r þ a e s a r

« Arnsíðr matr reist rúnar þessar » — « Arnsíðr matr a gravé ces runes » ;

XV

IRIYIDRYIRRIIYRNMRIYR

Hermundr hardox, (n° XVII)

* I R Y N T I R * I R Þ I Y H
 h a e r m u n t r h a r þ e k s

R I I R N
 r a e i s t r u ...

XVII

* I R Y N M R * I R Þ I Y R N N

« Hermundr hardox reist rúnar » ; Ottarr filla, (n° XII)

O T A R F I L A R A E ' I S T R U N A R

Þ I I R
 þ i s a r

XII

Y I I R Y I M R Y I Y R N M R Þ I Y R

« Ottarr filla reist rúnar þessar » Þorný saerð, une femme (n° IX),

Þ A R T A ' Y R Þ
 þ o r n y s a e r þ

Þ A R T A ' Y R Þ
 * * * I R I M A

IX

Pour l'inscription n° X, on peut lire :

Þ A R T R Þ A Y I R
 þ o r e r f o m i r

Il s'agit du prénom « Þórir », suivi sans doute d'un surnom.

Þ A R I R Y A Y I R
 X

Une inscription qui se superpose à la fin du n° XIV dit ceci :

R I I I R Y R I T A R I
 r i s t o r m r i n y r i

« rist Ormr inn yngri/æri ».

Le surnom de cet Ormr est intéressant, car il peut s'agir du comparatif de « ungr » (jeune), mais aussi de la forme faible de l'adjectif « ærr » (fou). Or l'Orkneyinga saga raconte que, pendant l'hiver 1152, le Jarl Haraldr lança une attaque surprise contre les Orcades et qu'ils trouvèrent refuge à Maeshowe, au plus fort d'un blizzard :

« Ils s'abritèrent à Maeshowe pendant qu'une tempête de neige faisait rage. Deux de leurs hommes y furent pris d'une crise de folie, ce qui malheureusement les retarda beaucoup. » La saga emploie le mot « oerousk » peut-être y a-t-il un rapport avec cette inscription ? En tout cas, un an après les « croisés », d'autres visiteurs profanaient les lieux et sans doute certaines des inscriptions sont-elles aussi leur fait.

La formule usuelle la plus courte est évidemment du type :

U E M U N T R R A E I S T

« Vémundr reist » — « Vémundr a gravé » (n° IV), ou

IV

U E M U N T R R A E I S T

* I R * * * R Y I ' I
 h a e l h e r a e i s t

« Helgi reist » — « Helgi a gravé » (n° IX)

* I R * * * R Y I ' I

A noter que cette inscription est suivie d'un (o), curieusement, car c'est le 24^e signe de l'ancien « fupark » dont l'usage avait cessé depuis des siècles.

La formule peut être aussi plus complète, ainsi :

I R T Y I Þ R R A E I S T R U N A R
 a r n f i þ r r a e i s t r u n a r
 Þ I I R ' A R ' I Y I T ()
 þ i s a r s o n r s t a e i n (s)

« Arnfiðr reist rúnar þessar, sonr Steins » — « Arnfiðr a gravé ces runes, le fils de Steinn » (n° XXI), ou encore :

R A E I S T R U N A R Þ A E S R (n° XI)
 R A E I S T R U N A R Þ A E S R
 þ o r a m r s i h u r þ a r s o n r

XI
 + +
 * * * R Y I R M R I Y R
 + * * * R Y I R M R I Y R +
 - - - - +

« reist rúnar þess(ar) Oframr Sigurðarson » — « a gravé ces runes Oframr, fils de Sigurðr ». On remarque, outre les runes liées, le signe qui n'est autre qu'un (m) auquel la branche supplémentaire donne des allures de rune secrète. On trouve bon nombre de runes liées également dans cette autre inscription :

La jument et le poulain du Musée de Beaune. Ce groupe, où la déesse ne figure pas, doit être considéré comme un symbole d'éternel renouvellement (Moulage du musée des Antiquités nationales).



D'EPONA LA CAVALIÈRE A LA NORMANDIE PAYS DU CHEVAL

Georges BERNAGE

Parmi les divinités de l'époque gauloise, l'image d'Epona a connu une extraordinaire diffusion. On connaît en Europe 300 monuments la représentant. L'aire d'extension de ces figurations recouvre la Gaule, le sud de l'Allemagne, la Suisse, l'Autriche et la Hongrie ; tous ces pays modernes étaient encore de civilisation celtique il y a deux mille ans. Cependant, c'est en Gaule qu'elle fut la plus populaire avec plus de 200 représentations conservées en pierre, en bronze et, plus rares, en bois du fait des problèmes de conservation de ce matériau.

Son nom est bien gaulois, il signifie la « Chevaline ». Nous connaissons quelques textes qui lui sont consacrés. Le Grec Agesialos rapporte le mythe de sa naissance ; il parle ainsi de son père : « Comme il était misogyne, Phoulonios Stellos eut commerce avec une jument ; celle-ci, arrivée à son terme, mit au monde une belle petite fille et la nomma Epona ; et c'est elle la déesse qui prend soin des chevaux » (traduit du Grec par L. Jospin dans l'ouvrage de Jan de

Vries, *op. cit.*). Juvénal signale en effet dans ses *Satires* : « Ainsi on peignait alors son image dans les écuries » (« ... iurat solam Eponam et facies olida ad praesepia pictas »).

Les très nombreuses figurations confirment ces textes. Le type le plus répandu est celui dit « à l'écurière » : — Une jeune écurière assise en amazone, caressant de la main gauche le col de sa jument et tenant de la main droite une couronne de feuillage ou une corne d'abondance. Une statue en chêne, de style typiquement gaulois, a été retrouvée à Saintes (Charente-Maritime) près des thermes antiques : Epona est assise en amazone, tenant un chien sur ses genoux et accompagnée d'un enfant nu. Textes et figurations nous indiquent qu'elle est d'une part la protectrice des chevaux, des écuries et des voyageurs, que, d'autre part, elle est liée à la fécondité (corne d'abondance, feuillage, enfant,...) et que, son culte essentiellement domestique est lié aussi, d'après des auteurs latins, au culte des morts (rôle du cheval psychopompe). Toutefois certains tem-

ples lui étaient dédiés. Deux inscriptions d'Entrains (Nièvre) parlent d'un « temple avec tous ses ornements » ; la plus ancienne des deux inscriptions serait du 1^{er} siècle de notre ère. D'autres figurations rappellent son rapport avec la fécondité. Le poulain est souvent représenté à ses côtés. Dans certains cas la figuration se limite à un poulain qui tête une jument. Dans d'autres cas, elle est associée au culte des eaux. Comme le note Emile Thévenot (*op. cit.*) : « Elle se rencontre auprès de sources guérisseuses notoires, par exemple à la "Sainte Fontaine" de Feyming (Moselle) dans un site où elle voisine avec Apollon (Bélénos), Sibona et Mercure (Lug) ». Près de plusieurs sources on a retrouvé des statuettes où elle apparaît nue jusqu'au bas des hanches avec des cheveux ondoyant et elle est allongée sur le dos de la jument.

Dans les îles britanniques, on retrouve son équivalent ; le nom de la déesse cavalière est Rhiannon (qui vient du celtique *Rigantona* — « la



grande reine »). Emile Thévenot note que cette « Mère équestre » relative à l'abondance correspond à un caractère d'Epona qui se trouve liée dans certains monuments aux Mères, les *Matres* ; elle présenterait avec elles un lien de parenté sensible. Il note aussi que le cheval est souvent associé aux divinités des premières fonctions et, effectivement, elle se trouve rapprochée parfois de Mars et Jupiter sous leurs formes gauloises. « La Mère équestre pourrait-elle avoir été tenue pour la compagne d'un dieu sidéral ? »

Le jour de sa fête est connu : le *XV Kalendas Januarias*, soit environ le 18 décembre. Cette période correspond dans le monde nordique aux treize nuits du solstice d'hiver (en Islande actuellement, Noël, le *Jól*, commence le 24 décembre et se termine le « 13^e jour », le 6 janvier qui est aussi chez nous le Jour des Rois). Cette fête était liée à la fécondité (attente du retour du Soleil), mais c'est aussi la période où s'ouvrent les portes du temps avec le retour des ancêtres au sein du clan. La jument de la celtique Epona célébrée à la charnière de l'Hiver peut avoir un rapport avec le cheval d'Odinn qui chevauche pendant les treize nuits à la tête des guerriers morts et qui est évoqué dans tous nos mythes et particulièrement en Normandie : c'est ce que l'on appelle la chasse sauvage ou chasse Hellequin.

Epona apparaît donc comme un aspect divin féminin lié à la Terre



Ci-dessus : — Stèle d'Epona de Mellecey (Saône-et-Loire). Musée de Chalon-sur-Saône.



Mère et plus spécialisé dans la protection des chevaux, des écuries, des voyages et des voyageurs. Dans la période chrétienne, elle peut survivre dans Saint Eloi, saint forgeron lié aux chevaux. Il se nomme Saint Alar en Bretagne et les fidèles lui offraient il y a encore peu de temps des fers à cheval. Ainsi, si elle est liée à certaines sources guérisseuses, et que sa fête, à la charnière de l'Hiver correspond à une période liée à la fécondité et au culte des morts, elle reste avant tout la « Mère équestre » et son image, comme celle du bon Saint Eloi, semble bien présente en cette Normandie qui est par excellence le pays du cheval.

Sources :

- Emile Thévenot, *Divinités et sanctuaires de la Gaule*, Fayard, 1968.
- Jan de Vries, *La Religion des Celtes*, Payot, 1977.



L'autel majeur

par René de Verneuil

Nous possédons, dans ce duché de Normandie, nombre d'églises qui, sur le plan de l'architecture romane ou plus tardive, sont souvent d'un grand charme, et qui constituent le legs prestigieux de nos Ancêtres.

Des plus grandioses aux plus humbles, elles témoignent de leur foi, de leurs capacités techniques, et aussi de leur goût très sûr.

*
* * *

Hormis l'architecture elle-même, la visite intérieure de ces édifices n'est hélas pas toujours une joie sans mélange pour l'œil ou pour l'esprit.

C'est qu'à partir du XVII^e siècle, peu respectueux des siècles antérieurs qu'il qualifiait de « gothiques », c'est-à-dire de barbares, trop de retables et de boiseries ont littéralement écrasé, par leur exubérance mondaine et leur disproportion, les temples qu'ils prétendaient orner.

Par ailleurs, le concile Vatican II a marqué un tournant brutal dans la liturgie, et ouvert un champ illimité au chambardement du mobilier religieux et aux improvisations les plus anarchiques et les moins éclairées, voire parfois à l'iconoclasme pur et simple.



L'autel mérovingien du Ham.

Rare témoignage archéologique pour la Normandie, provenant d'une abbaye de moniales du Cotentin fondée par Saint Fromond, évêque de Coutances, et détruite par les conquérants normands, cette table d'autel carrée porte une longue dédicace versifiée qui rappelle sa consécration en 679 par Saint Fromond lui-même. Cet insigne témoignage historique se trouvait dans l'actuelle église du Ham quand, en 1834, l'administration départementale du Cotentin en fit l'acquisition et le déposa dans la bibliothèque de Valognes où il se trouve aujourd'hui. (Photo A. Dupont-Coll. Heimdal).

En certains lieux, le dépouillement a atteint une nudité revêche. Ailleurs, le sanctuaire se trouve envahi par d'horribles calicots et affiches en carton, écrits en caractères enfantins, accompagnés de dessins débiles tracés au stylo-feutre.

Hormis quelques exemples très remarquables d'agencements récents d'églises où s'aperçoit assez de sens du Sacré et du Beau, deux choses inséparables, l'on a plutôt le sentiment qu'il n'y a ni continuité culturelle, ni culturelle.



Cela vaut, entre autres, pour le chant ou la musique d'église. Au grégorien, prestigieux héritage des anciens temps, véritable chant de l'âme, pourquoi diable avoir substitué tous ces cantiques mous, accompagnés de mélodies sans caractère, tous ces emprunts au *gospel*, toutes ces guitares profanes. Et l'on ne peut pas ne pas rendre ici hommage à un éminent ecclésiastique normand qui, à l'abbaye de la Lucerne, contre vents et marées, à très juste titre, persiste à faire usage du plain-chant, et, ô joie, selon l'*Ordo coutançais*.

Mais, comme nous ne pouvons tout évoquer ici de ce qui nous tient à cœur, comme Normand, qui désirons ardemment assumer aujourd'hui l'héritage du passé de notre patrie, y compris l'héritage sacré, et y compris celui des temps préchrétiens qui sont notre *Ancien Testament*, nous nous contenterons d'évoquer ici à titre d'exemple ce point central d'une église qu'est l'autel majeur. C'est, en effet, autour de celui-ci que tout doit graviter, y compris l'église elle-même.

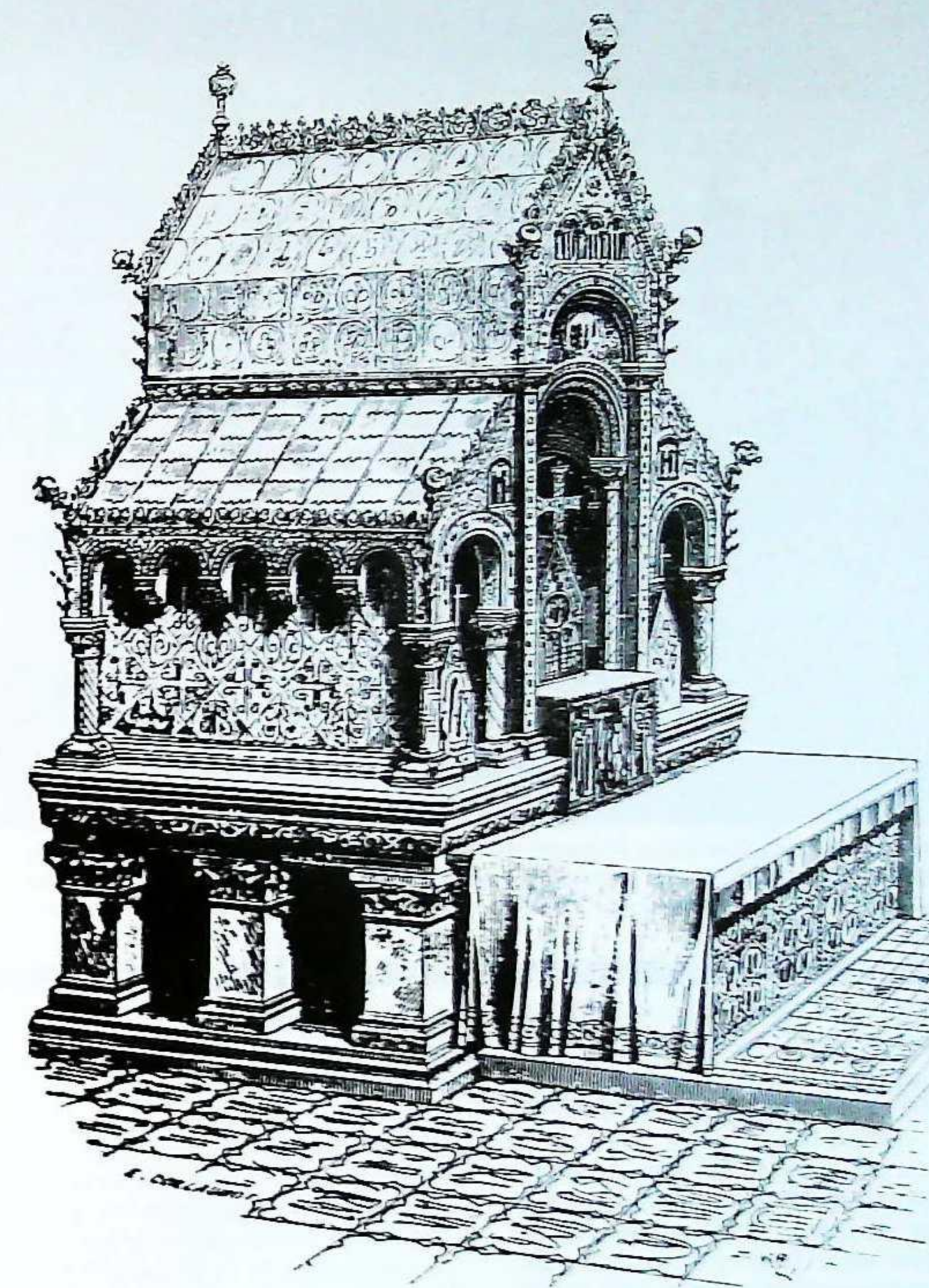
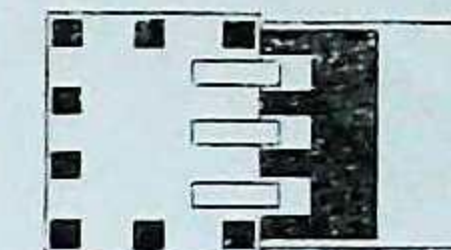
En vérité, il ne devrait y avoir qu'un autel par église, de même qu'il n'y a qu'un seul Christ, offert à tous, une seule foi, et une seule communauté locale.

L'Eglise ancienne unie dans la même Communion ne connaissait qu'une seule liturgie journalière, à laquelle, tous assemblés dans une commune prière et adoration, participaient unanimement.

La multiplication anarchique ultérieure des autels latéraux est née de l'abandon, dans le haut moyen-âge de l'antique concélébration, et de l'instauration, par l'Eglise latine, de la messe privée.

Aujourd'hui, dès lors que la messe privée a pratiquement cessé d'être célébrée, et que l'Eglise d'Occident est heureusement revenue à l'usage originel de la concélébration, rien, hormis des considérations de préservation du patrimoine artistique, ne justifie plus l'existence d'une kyrielle d'autels latéraux qui de surcroît, tournés vers l'est, ne correspondent plus aux normes actuelles édictées par Rome, et selon lesquelles, à l'image des Eglises de la Réforme, le célébrant est désormais tourné vers les fidèles.

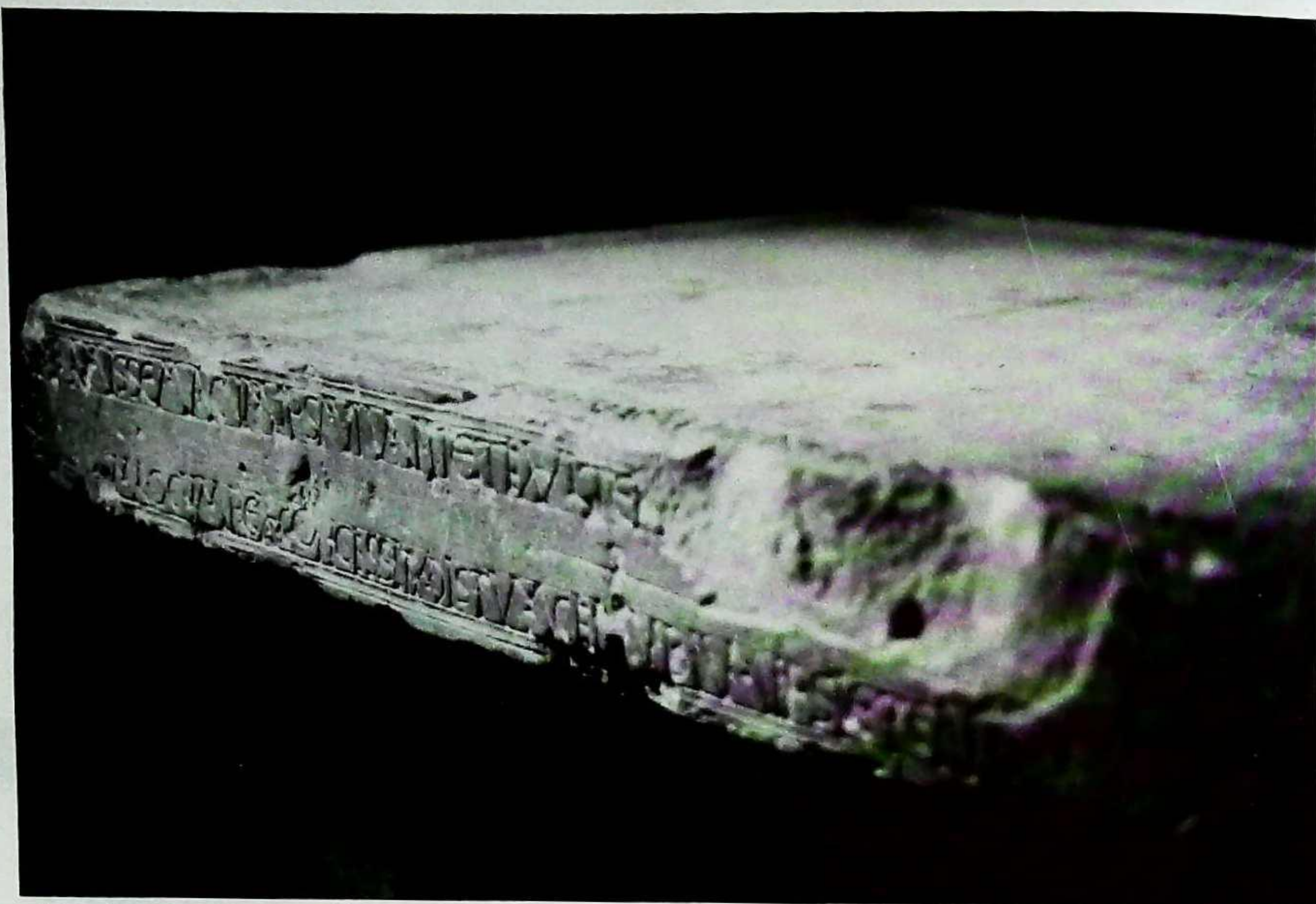
Et dès lors que dans cette vue, un nouvel autel existe, l'ancien autel majeur est devenu inutile et superfluo. Celui-ci était d'ailleurs souvent devenu, depuis le XVII^e siècle, une sorte de construction imposante, théâtrale même, dont la table d'autel proprement dite, démesurément allongée en largeur, semblait n'être plus qu'une étagère sous un fatras composé du tabernacle et des



L'autel des reliques de l'abbaye de Saint-Denis. L'ecclésiologie à laquelle est accolé cet autel n'est autre qu'un reliquaire monumental où l'on voit trois chasses. Cette disposition particulière rappelle l'autel antique placé tout contre la tombe de Saint-Pierre dans les grottes vaticanes, ou encore l'autel des Coptes à Jérusalem, lui aussi accolé au Saint-Sépulchre (Dessin tiré de Viollet-Le-Duc, Dictionnaire de l'architecture).

gradins où se voyaient des bouquets de fleurs, des chandeliers monumentaux, des reliquaires décoratifs, des peintures maniéristes, des statues... Tout cela pouvant aller jusqu'à la voûte et donnant à l'ancien célébrant l'aspect d'un nain devant un mur rococo.

Tout cela servant, en dessous, trop souvent de débarras, où voisinaient et voisinaient encore, vases ébréchés, chandeliers cassés, vieux torchons, cierges rancis et balayettes. Voilà trop souvent, au dessus de quoi, sous la pierre sacrée, les prêtres célébraient le Saint Sacrifice. Etait-



Cette photographie montre l'inscription dédicatoire rappelant la consécration de l'autel du Ham par Saint-Fromond en 679. Cette table d'autel en pierre calcaire d'un seul tenant couvrait toute la surface supérieure de la table sainte et comme le plus souvent à l'époque mérovingienne, il est légèrement creusé en profondeur (Photo A. Dupont - Coll. Heimdal).

ce bien respectueux à l'égard du plus auguste des Mystères ?

De nos jours, dans beaucoup de cas, l'autel pré-conciliaire, collé au fond du chœur, hors de la vue et de l'ouïe des fidèles, subsiste. Seul son tabernacle demeure parfois utilisé pour conserver la Saint-Sacrement tandis qu'à la croisée du transept, avec une nette tendance à s'avancer dans la nef, une sorte de table rectangulaire, figure le nouvel autel. Et ici, nous tombons de Charybde en Sylla. Quand il ne s'agit pas d'une table récupérée, trop basse, c'est le triomphe des formes étranges et du contreplaqué vernis.

Il n'est pas rare que cette table ne possède même plus de pierre d'autel en son centre, comme le prescrit pourtant une tradition remontant aux âges des martyrs, et peut-être même, au-delà, au culte des pierres sacrées de la Préhistoire.

Encore heureux, quand ce meuble n'est pas doté de roulettes afin de le déplacer ici et là pour faire place à des spectacles profanes dont, de plus en plus, les églises sont les théâtres.

Quelles que généreuses que puissent être les raisons qui se puissent alléguer pour ce faire, le mésusage d'un lieu ou d'un objet consacrés à des

fins autres que celles du culte proprement dit, demeure, en bon français, une profanation.

Avant d'aller plus avant, nous voudrions donner ici un point de vue orthodoxe. En 1054, le Patriarcat de Rome, par la nomenclature du cardinal Humbert de Moyenmoutiers, déposa sur l'autel de la Grande Eglise de la Sainte Sophie de Constantinople une bulle d'anathématises par laquelle, en fait, Rome se séparait, pour des raisons aujourd'hui dérisoires, des quatre autres patriarchats de Constantinople, d'Antioche, d'Alexandrie et de Jérusalem. Ce qui correspondait à toute la partie orientale de l'Eglise.

En terre d'influence romaine, on parle à ce propos du « Schisme d'Orient ». C'est plutôt, soit dit sans sectarisme, du Schisme d'Occident qu'il faudrait parler car, dans les conciles anciens, prévalait la loi de la majorité.

Cela signifie qu'en réalité, nous Normands, comme tout l'Occident d'ailleurs, avons été des Orthodoxes jusqu'en 1054 au moins. Avec nos rites propres, certes, et nos différences culturelles, nous avons fait partie de l'Eglise Catholique. c'est-à-dire, au sens propre du terme, universelle,

qui, de l'Orient à l'Occident, partageait la même foi orthodoxe, la même plénitude de la Grâce, les mêmes sacrements.

Sans vouloir entamer une polémique, nous dirons que pour un Orthodoxe, il est clair que les Protestantismes, avec toutes leurs infinies ramifications, trouvent précisément leur source dans le Schisme de 1054.

De même, pour les Orthodoxes, Rollo, premier duc de Normandie, qui mourut au XI^e siècle, est regardé par l'église d'Orient, comme un grand prince orthodoxe, de même que Saint Olaf de Norvège ou, en Russie, saint Wladimir de Kiev, prince d'origine scandinave récente.

Et maintenant que voyons-nous ? Malgré des difficultés inouïes, les terribles persécutions des Perses, des Turcs et des Arabes musulmans, les déprédations des Latins des Croisades, le marxisme totalitaire, au prix de sacrifices indicibles, minoritaires et méprisés, les Orthodoxes ont survécu et continuent de témoigner. Certains, comme les Coptes, sont en état permanent de persécution larvée.

Mieux encore, de la Moscovie aux pays dits arabes, ils demeurent des témoins résistants, fidèles, de la Foi



et des usages de l'Eglise des premiers temps : une irremplaçable référence à l'église indivise, hors des soi-disant mises à jour, des modes et des démodés.

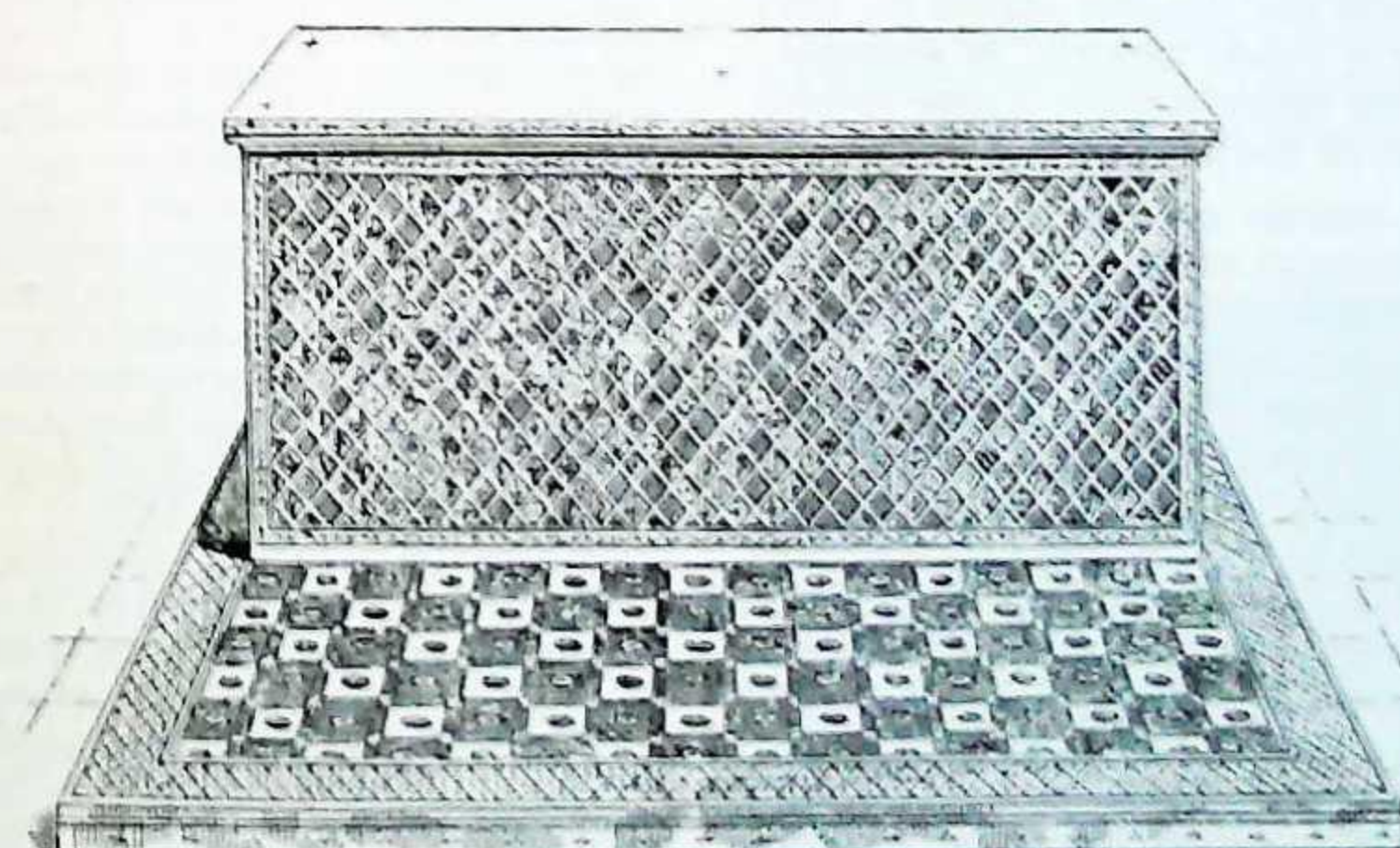
Cette fidélité à ce qu'il y a de permanent, d'immuable dans le Christianisme des églises orthodoxes, mérite, dans le désarroi actuel des églises d'Occident et leur désaffection croissante, que nous regardions (comme disait un Pape) vers ces témoins vénérables de l'Eglise dans sa plénitude d'avant le Schisme, sans renier, ni notre Histoire, ni notre culture.

Cette longue digression faite pour souligner l'exemplarité des Eglises orthodoxes, et revenant à notre sujet, considérons ce que dit la Tradition orientale à propos de l'autel.

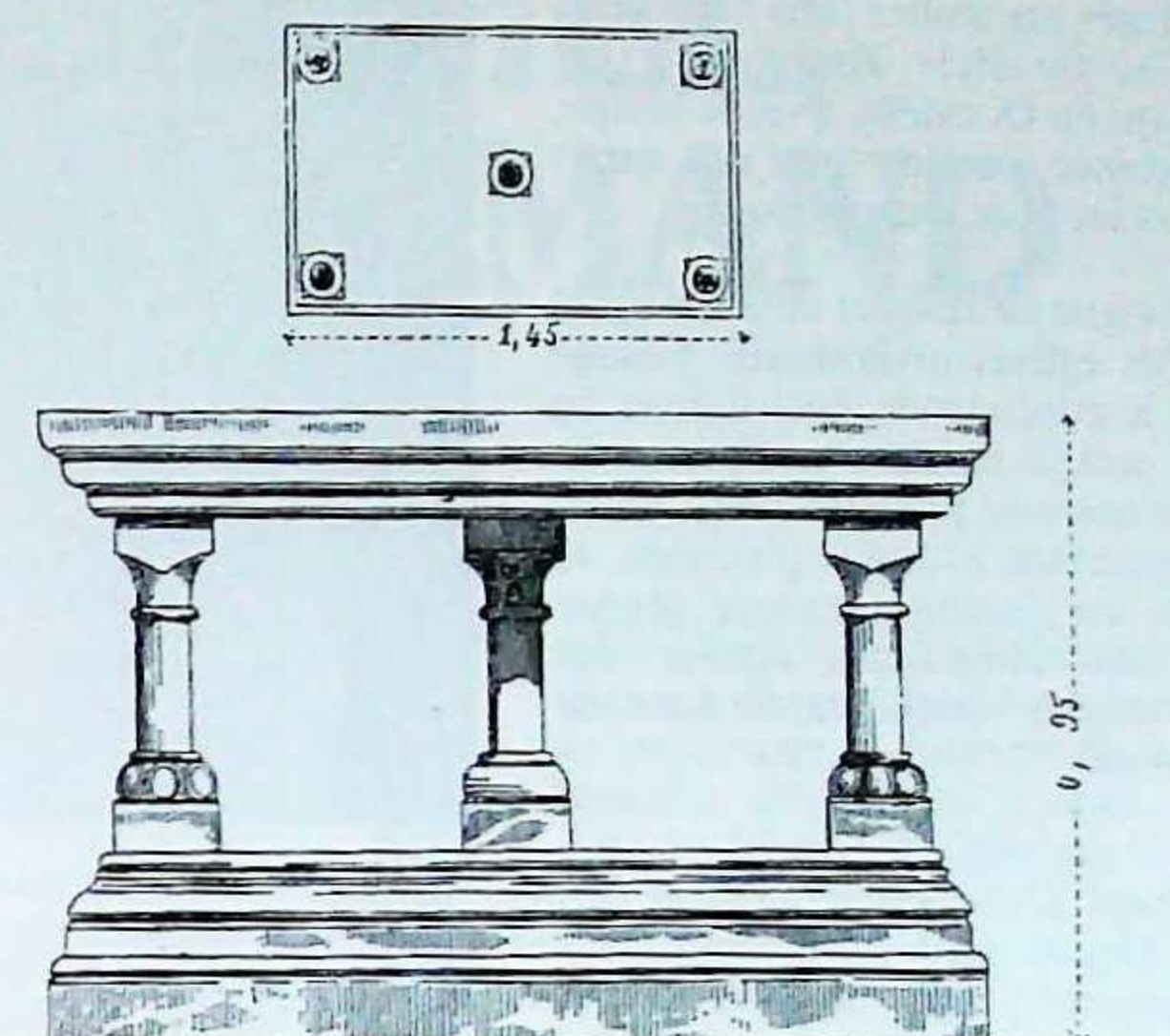
Celui-ci est toujours fixe et situé au centre du sanctuaire où ne pénètrent que les ministres ordonnés du culte. Pour bien montrer combien ce lieu est sacré, il est isolé de la nef par un chancel ou iconostase qui a aussi existé en Occident jusqu'à il y a peu de siècles, sous le nom de *jube*. Normalement, seuls les évêques, les prêtres et les diacres touchent l'autel qu'il est coutume d'embrasser après s'être signé par trois fois en s'en approchant.

Ici, l'autel symbolise le Christ lui-même. Sa face supérieure est toujours carrée, marquée aux quatre coins du nom d'un des quatre Archanges qui entourent le Trône de Dieu : Michel, Gabriel, Raphaël et Ouriel. Chacun des quatre côtés, tourné vers un point cardinal, représente l'un des quatre Evangiles.

L'autel est revêtu de tous côtés de trois « vêtements impériaux » cousus aux arêtes, dont celui du dessus est richement orné comme les chasubles. Fait d'un bloc, il est en bois massif ou mieux en maçonnerie, et contient des restes de saints, sa consécration est très solennelle, ac-



Autel de Saint-Denis. Par la richesse de sa décoration et la sobriété de sa forme, nous avons, avec cet autel médiéval, un très bel exemple de ce qui pourrait être fait de nos jours (Dessin tiré de Viollet-Le-Duc, Dictionnaire de l'architecture).



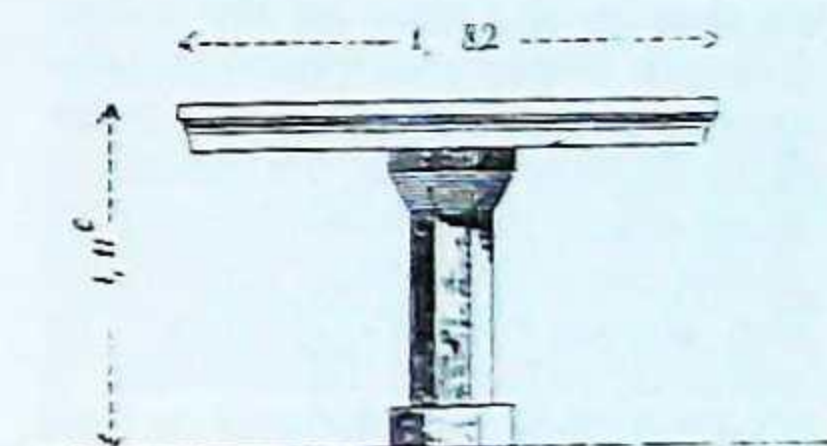
Deux types d'autels médiévaux : l'un avec cinq colonnettes de soutènement, l'autre soutenu par un seul pilier. A l'époque ancienne, l'usage était de déployer au cours de la messe une très grande nappe qui tombait de tous les côtés jusqu'au niveau du sol (Dessins tirés de Viollet-Le-Duc, Dictionnaire de l'architecture).

complie à l'aide du *Myron* ou *St-Chrême*, par un évêque ou un archimandrite spécialement délégué.

La signification de cette structure cubique est que, de quelque côté que l'on s'approche de l'autel, c'est-à-dire du Christ, celui-ci est égal pour tous comme source d'enseignement et de grâce, au-delà du temps et de l'espace.

La règle est de ne rien y déposer d'autre que ce qui est strictement nécessaire à la liturgie.

Durant celle-ci, au moment de l'offertoire est déplié l'*antimission*, qui correspond au *corporal* latin, où est figuré, imprimé, l'ensevelissement du Christ, et autour duquel est écrit : « Autel du Sacrifice Divin - Lieu où s'accomplissent les Actions Saintes » (Hiérurgies). Cet *antimission* est lui-



même consacré par l'évêque qui le signe et le revêt de son sceau après avoir indiqué à quel autel (ou à l'usage de quel prêtre itinérant), il est destiné. C'est sur cet *antimission* que sont déposés les Saints Dons, de l'Offertoire à la Communion.

On voit par tous ces aspects, combien, en Orient, ainsi qu'autrefois en Occident, l'autel est le lieu le plus sacré de l'église et combien il est entouré de respect ; combien aussi, il est hautement riche de symboles.

Jadis, en Normandie, comme dans toute l'Europe, l'autel était traité de la même manière, et nous possédons encore plusieurs exemples de tels autels anciens dont celui, très remarquable, de l'ancienne abbaye du Ham, dans le Cotentin, table d'autel carrée du VII^e siècle, aujourd'hui conservé dans la bibliothèque de Valognes, ou d'autres encore, dont un que la malice des temps a aussi arraché de son lieu de fonction et placé au musée de Cluny.

De nombreuses peintures et sculptures anciennes font foi de cela jusqu'au xv^e siècle. Toutefois, il faut noter qu'en Occident, avec le temps, la tendance a été de faire des autels de plus en plus rectangulaires.

Autre signe de respect envers l'autel dans les églises orthodoxes, l'usage est de le contourner dans le sens du soleil, usage tendant à l'harmonie avec le cosmos, probablement hérité des anciennes liturgies païennes, et soi dit en passant, encore attesté dans nos campagnes autour des lieux sacrés, spécialement lors de pèlerinages.

*
* *

Nous avons pris la liberté de souligner tous ces traits, non point dans la vue d'orienter nos églises mais pour montrer l'usage qui prévalait, à peu de choses près, en Normandie, et qui a cessé peu à peu vers l'époque du concile de Trente au xv^e siècle. Exemple auquel pourraient se référer avec profit ceux qui ont la noble tâche de dépoussiérer nos églises et de les rendre plus attrayantes et plus conformes à la tradition. Ces églises que, soyons réalistes, de moins en moins de personnes fréquentent. Il n'est pas certain que la perte du sens sacré dont témoignent clairement les simplifications excessives des rites, des vêtements et du mobilier liturgiques soit étrangère à ce fait. Il semblerait que les fidèles ne souhaitent pas la banalisation du culte.

L'Église doit être le lieu par excellence de la beauté qui est l'un des Corps de manifestation du Divin.

Nous oserons ajouter que de même si l'Église ne cesse de se présenter comme « en recherche », alors que sa Mission est d'exercer, dans l'Amour certes, un service de magistère, comment les gens d'aujourd'hui, zombies des médias tout-puissants, en proie au doute pseudo-scientifique et au déboussolement généralisé, se tourneraient-ils vers Elle pour en recevoir santé spirituelle, certitudes fécondantes et règles éthiques ? Le Christ a dit : « Allez et enseignez... ». Il n'a pas dit d'aller chercher et interroger... Il a exalté la pauvreté et la simplicité ; non point ce qui est miteux ou indigent.

La beauté du culte ne réside ni dans un dépouillement paupériste, ni dans une excessive surcharge. Il est significatif d'un appauvrissement spirituel, qu'il n'y ait plus aujourd'hui d'art religieux digne de ce nom en Europe, et que l'Église



Deux vues du dessus de l'autel du Ham montrant deux des cinq croix sur lesquelles furent faites les cinq onctions avec le Saint-Chrême et les cinq feux, à chaque coin et au centre, lors de la consécration par Saint-Fromond (Photos A. Dupont - Coll. Heimdal).



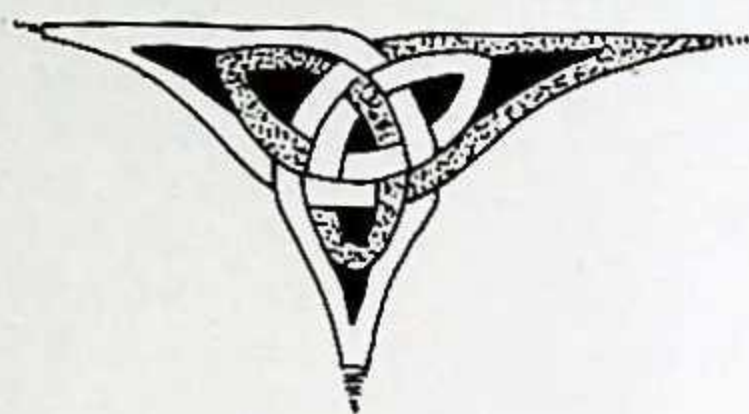
occidentale recourre à des icônes orthodoxes, placées ici où là, hors de leur cadre cohérent, et détachées de leur incomparable charge théologique et spirituelle.

Des patries comme la Normandie, la Bretagne, et tant d'autres en Europe et dans le monde, privées de foi, de spiritualité, d'âme, d'espérance, de volonté, de références religieuses vraies, éthiques, morales, historiques, sont inéluctablement promises à finir anonymes, perdues dans un monde indifférencié, soi-disant humaniste, gris et dissolvant de l'être individuel et collectif hérité du passé et qu'il nous faut assumer. Nos Ancêtres ont fait de grandes choses, glorieuses, folles, risquées dont nous n'avons le droit d'être fiers que si nous sommes capables de continuer leur saga.



Ils n'ont pas fait l'Histoire, leur Histoire, et par conséquent la nôtre, parce qu'ils étaient en proie à des démanagements idéologiques. Ils l'ont faite parce qu'ils avaient des visions, au sens noble du terme, et qu'ils savaient (tels prêtres, tel peuple) faire descendre en eux la Force du Ciel.

Et la fonction de la liturgie, dont l'autel est le lieu et le centre n'est-elle pas précisément cela ? Image sur la terre de l'éternelle Liturgie du Ciel ?



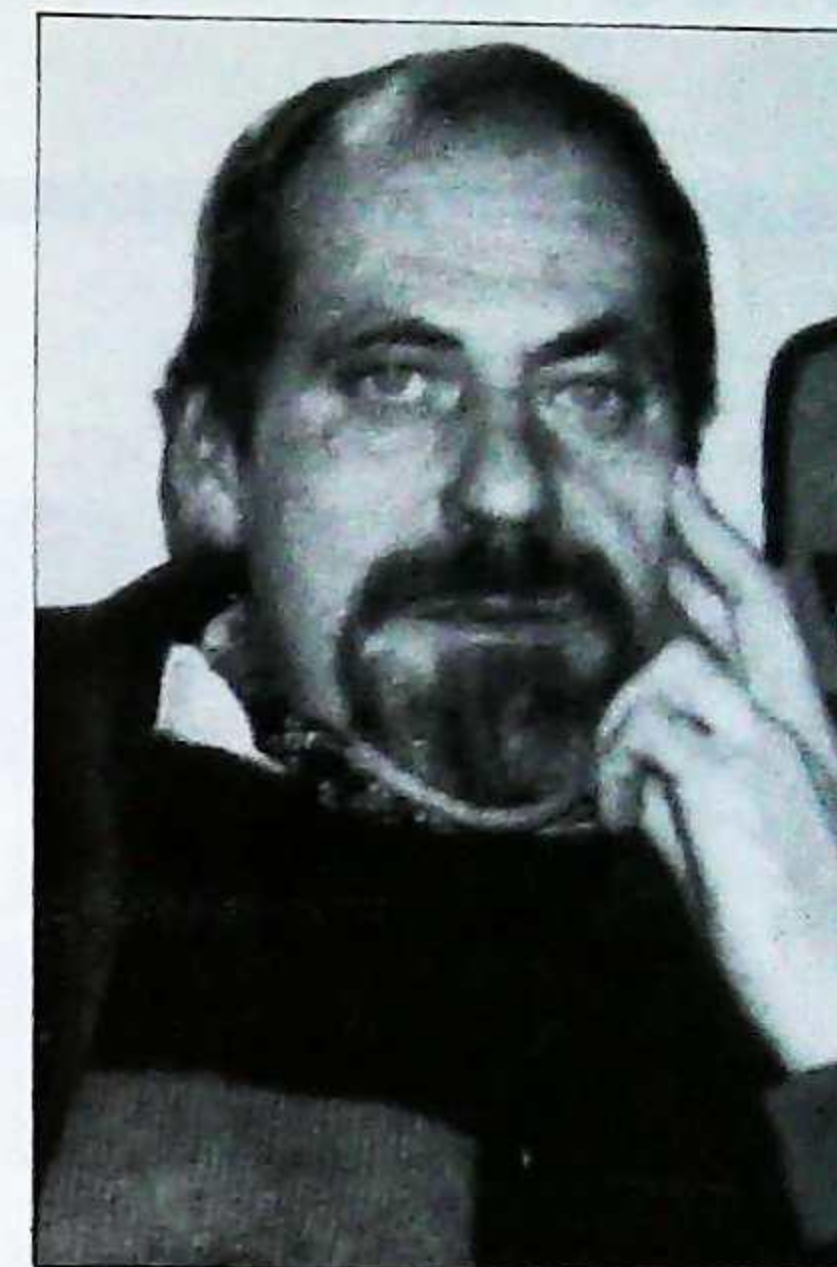
NOTES

Les relations de nos ancêtres et frères scandinaves avec l'Orthodoxie dans sa forme orientale ne datent pas d'hier. Au xi^e siècle, plusieurs prêtres arméniens missionnaires résidèrent en Islande. Il y eut des évêques et des prêtres « grecs » et arméniens en Scandinavie qui exercèrent à la même époque leur sacerdoce. De même, ce sont des princes scandinaves fondateurs de la Russie, les Rourikides, qui optèrent librement pour Constantinople et non pour Rome. Durant la période du royaume normand de Sicile, les contacts furent nombreux, la Sicile étant à cette époque de rite orthodoxe, et, plus nombreux encore, durant la période où les Hauteville, Normands de Normandie, régnèrent sur Antioche, siège d'un Patriarcat orthodoxe illustre. Jusqu'à aujourd'hui, il existe en Scandinavie des églises orthodoxes nationales très vivantes composées non d'immigrés, mais de Scandinaves. D'autre part, entre le x^e et le xi^e siècle, on sait que les gardes personnels et les troupes d'élite des très orthodoxes empereurs de Constantinople (en norrois Miklagard) furent des Varègues, autrement dit des anciens Scandinaves. Le plus célèbre chef de ces troupes fut Harald l'impitoyable qui s'illustra en Asie mineure, en Syrie, et même en Assyrie et en Afrique du Nord pour le compte des Basilei avant de devenir roi de Norvège de 1046 à 1066.

Bel exemple de la tolérance orthodoxe, les Varègues, demeurés païens, eurent le privilège de posséder à Constantinople un temple selon l'Ancienne Coutume. Compte tenu des progrès du Christianisme à cette époque dans le Nord, ce fut d'ailleurs probablement l'un des derniers lieux où Thorr et les Ases reçurent un culte. Quant aux Varègues chrétiens, ils fréquentaient les églises grecques.



PIERRE JUHEL, PEINTRE NORMAND



Né le 16 mars 1937 à Coutances, chirurgien-dentiste, Pierre Juhel n'en consacre pas moins, depuis plus de vingt ans, une grande partie de son temps à la peinture. Son œuvre est l'occasion d'une recherche, tant du point de vue de la technique que de l'utilisation des matériaux les plus divers (surtout de nature synthétique). Depuis 1966, date de sa première exposition, à Constance, en RFA, il n'a cessé de présenter ses créations aussi bien en Normandie qu'à l'étranger. S'inspirant de la Tapisserie de Bayeux, sa dernière réalisation tranche par son originalité : abordant le sujet de la conquête de l'Angleterre par Guillaume le Conquérant sous un angle humoristico-esthétique, type bande dessinée, elle utilise un support inhabituel, de la moquette.

Un entretien réalisé par Pascal Tailpied pour Heimdal est l'occasion d'essayer de nous familiariser avec ce peintre peu ordinaire.

H. — Le fait d'être Normand représente-t-il quelque chose pour vous ?

P. J. : Né dans la Manche, je me suis toujours senti Normand, d'ailleurs les Juhel furent des compagnons fidèles de Guillaume. D'autre part, les Horzains m'ont classé, physiquement, dans la catégorie des gens du Nord. Ces éléments m'ont conduit à défendre, effectivement d'abord, intellectuellement ensuite, la cause normande.

H. — Comment appréhendez-vous la défense de cette cause ?

P. J. : Par la différence : différences géographique, climatique, économique, juridique, ethnique, linguistique, caractéristique...

Il semblerait que nous subissions notre normanité au sens large. Nos voisins régionaux sont là pour le confirmer. L'esprit centralisateur du Roi de France, puis la Révolution ont buté sur le désir des Normands de s'affirmer autrement et de contrer l'assimilation.

mais l'envie de l'interpréter à ma manière s'inscrit dans une perspective plus vaste. L'histoire de la Normandie doit faire l'objet d'une grande fresque définie par l'œuvre que je viens de réaliser. L'épopée de Guillaume n'est donc qu'une partie de l'ensemble que j'envisage de concrétiser.

Ma connaissance de la Tapisserie de Bayeux, son esprit, son humour subtil m'ont poussé à créer un graphisme personnel pour réaliser l'épopée des Normands.

H. — N'êtes-vous pas en train de créer un Anti-Astérix ?

P. J. : Certainement, avec cette différence qu'Astérix est une caricature du Français à la mémoire de Céline ; mon personnage central sera un Normand, pas un Super-Dupont.

H. — Pourquoi de la peinture sur moquette ?

P. J. : La peinture sur moquette est intéressante dans la mesure où l'on est amené à travailler sur une surface qui peut être illimitée au niveau de la dimension de l'œuvre. Il fallait mettre au point un procédé qui puisse l'exploiter correctement pour réaliser la peinture ; c'est ce que j'ai fait, vous m'excuserez d'en garder le secret.

D'autre part, les visions tendancieusement folkloriques que donnent certains sur la Normandie contribuent à dévaloriser nos revendications profondes. Nous ne sommes pas sans savoir qu'à longue échéance, notre région se trouvera isolée sur le plan économique.

H. — Et Guillaume ?

P. J. : Il est le premier à avoir cristallisé le concept de Normand.

H. — C'est pourquoi il est à la base de votre dernière œuvre ?

P. J. : J'ai toujours été intrigué par l'impact qu'avait dans l'esprit du monde anglo-saxon, la Tapisserie de Bayeux. Son côté BD la réactualise,

H. — Que peut-on vous souhaiter et quelle sera votre conclusion ?

P. J. : DIEX AIE !





Artisanat et traditions normandes

Au gré de promenades dans le Cotentin, il vous arrivera peut-être de passer à proximité d'ateliers de jeunes artisans perpétuant les traditions normandes.

Lionel Jean et Warren Stokes sont de ceux-là. Le premier, potier, travaille la terre après avoir suivi les cours des Beaux-Arts de Cherbourg et s'est mis à son compte, il y a cinq ans. Le second est Australien d'origine et a abordé les côtes normandes en 1974, après avoir, un temps, jeté l'ancre en Espagne. Si la peinture passe pour avoir été son premier métier, il est aujourd'hui devenu orfèvre dans l'art du travail du cuir.

Lionel Jean connaît bien Warren Stokes. Avec d'autres jeunes artistes, ils constituent un petit groupe : sans se faire concurrence, ils s'efforcent de développer un style particulier dans la branche qui leur est propre. Le jeune potier travaille avec une terre provenant de Noron-la-Poterie ou de Saint-Amand-en-Puisay. Il reconnaît volontiers que ses clients sont davantage attirés par l'art traditionnel. Mais sans remonter nécessairement aux Vikings, puisque ses productions qui ont le plus de succès sont les célèbres « Marquis de Saussemesnil ». Ces sortes de grandes cruches à cidre que l'on sort dans les grandes occasions, si elles sont parfaitement typiques, n'en sont pas moins récentes (XIX^e siècle). La lecture de la revue *Heimdal* lui a ouvert des perspectives nouvelles : « L'histoire et les traditions de nos ancêtres les Vikings m'ont toujours passionné », déclare-t-il. Se rendant compte que cet engouement était très largement partagé par la clientèle potentielle, il n'en fallait pas plus pour que notre jeune artisan s'attelle à la tâche. Cherchant son inspiration dans la revue *Heimdal*, il s'est efforcé de rendre une empreinte nordique à divers objets typiquement normands. Ainsi, à grand renfort de runes et de représentations de dieux (Thor par exemple), il s'est mis à



Ci-dessus : — Lionel Jean s'active sur son tour. Ci-dessous : — Son atelier. Quelques objets attendent de passer au four. On aperçoit des Marquis, des cruches décorées d'un Thor brandissant le marteau Mjöllnir...



agrémenter assiettes et chopes, bols et pieds de lampes, sans oublier des objets strictement nordiques (marteau de Thor, corne de Heimdal...). L'amateur éclairé pourra quitter son atelier en emportant un service à bière décoré des huit premières lettres du *Futhark*, l'alphabet runique scandinave.



Ci-dessus : — Le célèbre « Marquis de Saussemesnil », grande cruche à cidre pour les fêtes dont l'origine remonte au XIX^e siècle.



Ci-dessous : — Warren Stokes, viking australien.

Warren Stokes, s'il vient de plus loin, s'est encore davantage imprégné de la tradition viking. Jusqu'à en adopter l'apparence. Semblant à peine descendu de sa snekkia arrivant des lointaines contrées brumeuses du grand nord, il nous présente ses différentes productions. Devant nous s'étalent, sacs habilement montés, ceintures finement travaillées ou boîtes artistement décorées... Après avoir assemblé les différents éléments en cuir qui constitueront l'essentiel de l'ouvrage, il entreprend de le décorer en repoussant la peau, puis en y posant des couleurs. L'entrelac d'origine scandinave représente la majorité de son inspiration (qu'il trouve lui aussi dans *Heimdal*). Dernièrement, il a entrepris de réaliser une copie de la tapisserie de Bayeux sur cuir.

Il achète à Paris la peau qu'il utilise. « Quel trajet pour qu'elle arrive dans le Cotentin : provenant de France, elle passe d'abord par l'Allemagne pour y être tannée. Mais cela revient tout de même moins cher que la plupart des autres ». A partir de là, il réalise entièrement l'ouvrage seul : de l'assemblage à la couleur qu'il

compose lui-même. Il essaye généralement de retrouver les couleurs primitives, sans oublier qu'il a été peintre ce qui lui autorise de temps en temps certaines libertés. Le graphisme sur cuir est un travail délicat nécessitant les instruments les plus hétéroclites, allant jusqu'à la fourchette à huitres.

Vous pourrez peut-être rencontrer Lionel Jean ou Warren Stokes sur les marchés du Cotentin ou du Bessin. « J'adore les contacts sur les marchés, affirme l'Australien. On y retrouve des têtes familières. En ce moment, je rencontre un ami écossais qui revient chaque année jouer de la cornemuse dans les foires ».

L'un et l'autre réalisent une grande partie de leurs œuvres sur commande, tout en continuant à, comme le dit Lionel Jean, « essayer de perpétuer la tradition normande à travers la poterie ».

Lionel Jean, « La Raterie », à Sottevast (50).

Warren Stokes, à Ruffosses (50).



Ci-dessus : — Quelques échantillons du travail sur cuir de Warren Stokes. L'artisan n'oublie pas qu'il a été peintre lorsqu'il conçoit ses motifs fortement imprégnés de tradition scandinave. La reproduction sur cuir de la Tapisserie de Bayeux a réclamé des heures de minutie.

« L'Islande, loin des sentiers battus »

par Emile GUINARD
pour le Comité.

La section islandaise du Comité de Jumelage de Balleroy avait programmé, depuis longtemps déjà, un voyage en Islande.

Douze familles d'accueil de cette association, qui reçurent durant ces quatre dernières années des étudiantes islandaises en stage, ont réalisé ce rêve, du 14 au 21 juin dernier.

Le récit que l'on va lire est extrait du rapport général de ce voyage, établi par M. Emile Guinard, Président du Comité de Jumelage, membre du Cercle Asgard et de France-Islande.



Le 15 juin 1987, la délégation normande est reçue par Mme Vigdís Finnbogadóttir, Présidente de l'Islande, dans la résidence présidentielle de Bessastaðir (photo E. Guinard).

Les avions d'Icelandair sont si confortables et rapides qu'ils trouvent le moyen, avec le jeu du décalage horaire de vous emmener de Paris en Islande en 1 h 30 !

Le premier contact avec l'aéroport de Keflavík ne manque pas d'impressionner. Cette immense base de l'OTAN, à l'entrée de l'Atlantique-Nord, est entourée à perte de vue de champs de lave noire, émaillés de cratères éteints qui vous plongent dans un univers lunaire.

Durant les cinquante kilomètres qui nous séparent de la capitale, le car roule silencieux et souvent solitaire, pas un arbre, pas un souffle. Il y a

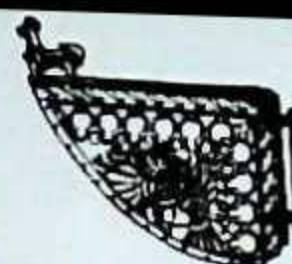
quelques millénaires, des entrailles de la terre ont dû sortir ici, dans un fracas de tonnerre, des torrents de lave, recouvrant le paysage. Et, depuis ce temps-là, l'univers s'est figé pour l'éternité.

À la périphérie de Reykjavík, nous retrouvons la vie urbaine que nous connaissons trop : les voitures, les magasins, les usines, les buildings, les embouteillages et les toits multicolores qui sont une spécialité de cette capitale septentrionale.

Il y a dans le monde, des métropoles plus belles que Reykjavík, il y a en Islande des sites plus impressionnants et plus attachants que le pêle-

mêle de ses maisons surgies un peu partout en l'espace de quelques années. Mais celui qui prendra le temps d'explorer les vieux quartiers de la capitale, de flâner autour de son lac, de regarder du balcon d'une maison amie, un soir d'été, le soleil de minuit disparaître de l'horizon et reparaitre quelques instants après pour une nouvelle journée, n'oubliera pas de sitôt l'événement.

En tout cas, l'histoire de l'Islande en cette fin du XX^e siècle se joue à Reykjavík. Serait-il insensé d'ajouter que depuis l'entrevue Reagan-Gorbatchev à Höfði de Reykjavík, l'histoire du monde le 11 octobre 1986, y eut aussi rendez-vous ?



15 juin Le Président Vigdís

Le lendemain notre groupe avait rendez-vous avec le Président de la République et ce fut un privilège que nous apprécîâmes.

Madame Vigdís Finnbogadóttir est une des trois ou quatre femmes au monde chef d'Etat. Elle termine son deuxième mandat, incarnant avec élégance les aspirations de l'identité et de la culture islandaises. Dans le monde scandinave, elle illustre aussi la culture française puisqu'elle fut successivement, étudiante en relations publiques à Grenoble, professeur de français, guide de randonnée, directeur de théâtre, directeur des programmes de langue française à la télévision.

De ces multiples activités antérieures, le Président de la République d'Islande garde une grande curiosité intellectuelle, l'intuition des rapports et des contradictions humaines, la vertu de patience dont elle a grand besoin lorsque nous la rencontrons, moment où elle tente de former le nouveau gouvernement issu des dernières élections d'avril.

Madame Steinun Filippusdóttir Lebreton, assistante d'islandais à l'Université de Caen, s'était jointe à nous pour cette visite, ainsi que deux ex-stagiaires islandaises en Normandie. Il n'en fallait pas plus au Président pour évoquer le rôle du langage dans la vie d'un peuple et l'activité de la Société Heimdal de Bayeux qu'elle connaît parfaitement : « Le langage est le gardien de nos souvenirs. Il habille de ses mots nos espoirs et nos rêves ; il est le symbole tangible de notre unité. Il nous fait participer au progrès de l'humanité. »

Un cocktail servi en notre honneur clôtura cette très agréable soirée.

16 juin Thingvellir, Gullfoss Le « Cercle d'Or »

La journée du 16 juin fut consacrée à l'excursion du « Cercle d'Or ». Ce voyage aux sources historiques de la nation islandaise, à travers une nature bouleversée et des paysages désertiques, est une mine d'observations et d'informations extraordinaires pour tous les amateurs et profes-



À droite : — Vigdís Finnbogadóttir, Présidente d'Islande (portrait officiel, coll. E. Guinard). Ci-dessus : — Vigdís Finnbogadóttir lors de la réception officielle de la délégation normande à la résidence présidentielle ; elle témoigna à cette occasion de son grand intérêt pour la revue « Heimdal » et pour l'effort que le « Cercle Asgard » avait déployé en dispensant des cours d'islandais pendant plus de deux ans à des Normands (photo E. Guinard).

sionnels de la biologie, géologie, géothermie, botanique, etc.

La région de Thingvellir où fut fondé le premier parlement islandais, en 980, est une région de toundra clairsemée de graminées et d'arbrisseaux, cernée de volcans éteints et de champs de lave où poussent comme dans toute l'Islande, mille ans au moins après la dernière coulée, quelque cinq cents espèces de mousses et de lichens.

Nous avons vu ce paysage sous le soleil et ceci change tout, probablement. C'est ici, dit-on, qu'une fois par an, durant les premiers siècles de la colonisation, tous les Islandais se réunissaient, pendant quinze jours, comme dans une grande kermesse populaire pour écouter le « diseur » de la loi, recevoir le baptême et assister aux grands procès et jugements de l'époque. On y décapitait les criminels et on jetait de la « Roche Noire » les femmes adulté-

res. Quant aux hommes coupables de la même faute, ils pouvaient « racheter » à prix d'or leur châtiement, ce qui n'était évidemment pas une manifestation d'égalité sociale et cela scandalise encore mille ans après, les arrières petites-filles de ces Vikings⁽¹⁾. Car elles ont gagné, à la force du poignet leur liberté, ces femmes islandaises de Reykjavík et d'ailleurs, que l'on voit partout, entre elles dans les restaurants et les lieux publics, qui occupent tous les métiers d'hommes, ont élu la première femme au monde, Présidente de la République et dont le Parti vient de doubler ses effectifs au Parlement, rendant désormais aléatoire toute combinaison politique qui se ferait sans elles.

(1) Ces pratiques n'ont été introduites qu'après la christianisation. À l'époque des Vikings, la femme disposait d'une grande liberté, pouvait divorcer et la peine de mort n'existait pas (NDLR).

Le 17 juin, la délégation normande participe aux fêtes du Jour de l'Indépendance de l'Islande; celle-ci eut lieu en 1944. Ci-contre de haut en bas : — Vigdís Finnbogadóttir, Présidente de l'Islande, dépose une gerbe de fleurs aux pieds de la statue de Jón Sigurðsson. — Une artiste en costume national islandais récite la traditionnelle « adresse » à la Nation (photos E. Guinard).

L'excursion de Thingvellir, c'est aussi la visite de la cascade de Gullfoss, la plus grande cascade d'Islande, « la plus belle » disent les Américains qui la préfèrent souvent au grand canyon; un endroit choisi pour prendre la dimension de l'homme et de sa petite face à un déchaînement de la nature que l'on ne se lasse pas de regarder.

17 juin « L'indépendance Day » à Reykjavík

17 juin. Jour de la Fête Nationale Islandaise. Vivre le jour et la nuit de cette célébration à Reykjavík est une opportunité à saisir à l'occasion d'un voyage en Islande.

« L'indépendance Day » rappelle, depuis 1944, la proclamation de la République d'Islande, qui correspond au jour de la naissance de John Sigurðsson, homme d'Etat dont la statue fait face au Parlement dans la capitale.

La cérémonie commence à 10 h 40 exactement, quand le Président de la République dépose une gerbe de fleurs aux pieds de la statue et que retentit l'hymne national islandais.

Le Premier Ministre fait ensuite un discours dans lequel il évoque l'état de la République. Puis la « fille de la montagne », une artiste islandaise en costume national, récite la traditionnelle « adresse » à la nation.

Une messe solennelle se déroule dans la cathédrale luthérienne en présence du Président, de l'évêque, des ministres et de l'ensemble du Corps Diplomatique.

L'après-midi, les rues de la ville sont en liesse : défilés d'enfants, championnats d'échecs, parades de musiciens, jeux et démonstrations de clowns, défilés de chars, danses populaires animent la cité jusqu'à minuit.



18 juin

Le 18 juin, nous rendîmes visite à l'Ambassade de France et à l'Alliance française de Reykjavík où un apéritif fut servi et un cocktail donné, en l'honneur de la délégation normande.

Les familles francophones de Reykjavík, répondant à l'invitation du Président Thor Stefansson et de monsieur Fievet, directeur de l'Alliance, avaient tenu à nous rencontrer et nous avons exploré ensemble les possibilités de nouveaux contacts en Normandie et en Islande. Il nous semble avoir trouvé parmi elles des partenaires de qualité, intéressées par une collaboration avec notre province.

Il nous a semblé aussi que la région agricole et laitière de Selfoss sur la côte Sud correspondrait à nos projets. C'est là d'ailleurs que certains d'entre nous ont eu la bonne fortune de visiter deux types de fermes et de fermiers représentant un échantillon intéressant d'agriculteurs islandais à temps complet ou à temps partiel.

En général, le climat et la nature du sol islandais sont défavorables. L'agriculture est uniquement orientée vers la spéculation ovine et l'industrie laitière. La culture du sol ne joue qu'un rôle insignifiant, mais la pêche au saumon que pratiquent tous les paysans sur les rivières de leur propriété garantit un revenu non négligeable.

En règle générale, la surface cultivable dépendant d'une exploitation agricole est beaucoup plus importante qu'en Normandie; ainsi, le domaine de Kaldaðarnes que nous connaissons bien comprend 3 000 hectares, et celui de Lill Sanvík plus de 800 hectares; ce qui fait que les fermiers, dont les deux propriétés se joutent sont à 8 km l'un de l'autre! Aucune haie, aucun arbre ne les séparent, les horizons sont infinis.

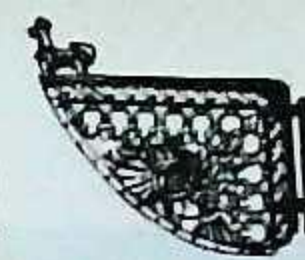
En Islande la densité moyenne des fermes est de deux à cinq aux 100 km² ce qui est évidemment très faible comparé aux 30 fermes de notre village pour 640 hectares.

Les vieilles fermes anciennes aux toits d'herbe et aux frontons de bois sculpté qui s'accoudaient aux collines et se fondaient si bien dans le paysage ont presque toutes disparu et sont remplacées par des bâtiments modernes fonctionnels, plus pratiques et plus salubres.

Autour de chaque ferme se trouve une prairie clôturée et intensivement cultivée où s'ébattent les agneaux et les jeunes veaux. Une seconde ceinture est constituée des prairies extérieures qui servent de pâturages aux moutons et chevaux et se prêtent plus ou moins à la récolte du foin.

L'intérieur des maisons est toujours très confortable et la bibliothèque occupe souvent la place d'honneur.

Vent du Nord



La délégation normande est reçue à l'Ambassade de France à Reykjavík (photo E. Guinard).



Réception à l'Alliance Française de Reykjavík (photo E. Guinard).

Vous ne quitterez jamais l'une de ces communautés hospitalières, sans feuilleter l'album de famille, sans signer le livre d'or de la maison, car dans ces solitudes un peu désolées, le visiteur est un ami dont il faut garder le souvenir.

Les sources chaudes

L'après-midi du 18 juin, nous sommes allés vers la presqu'île de Reykjanes et les villes de Grindavík et Krisuvík. C'est le monde à la fois merveilleux et inquiétant des sources chaudes, jaillies à 150 ou 200 degrés d'une terre qui gronde sous vos pas : « la marmite du diable dont parlent les légendes ». C'est aussi la région de Kapelluhraun et son paysage d'angoisse qu'un touriste anglais du 19^e siècle, Sir J.R. Campbell décrivait ainsi : « C'est un océan de vagues noires en furie durant un violent orage, mais des vagues de glace dont le temps aurait figé l'écume en pierre », une région dans laquelle, selon la

tradition catholique, aucun voyageur ne devait s'aventurer sans faire auparavant ses dernières prières.

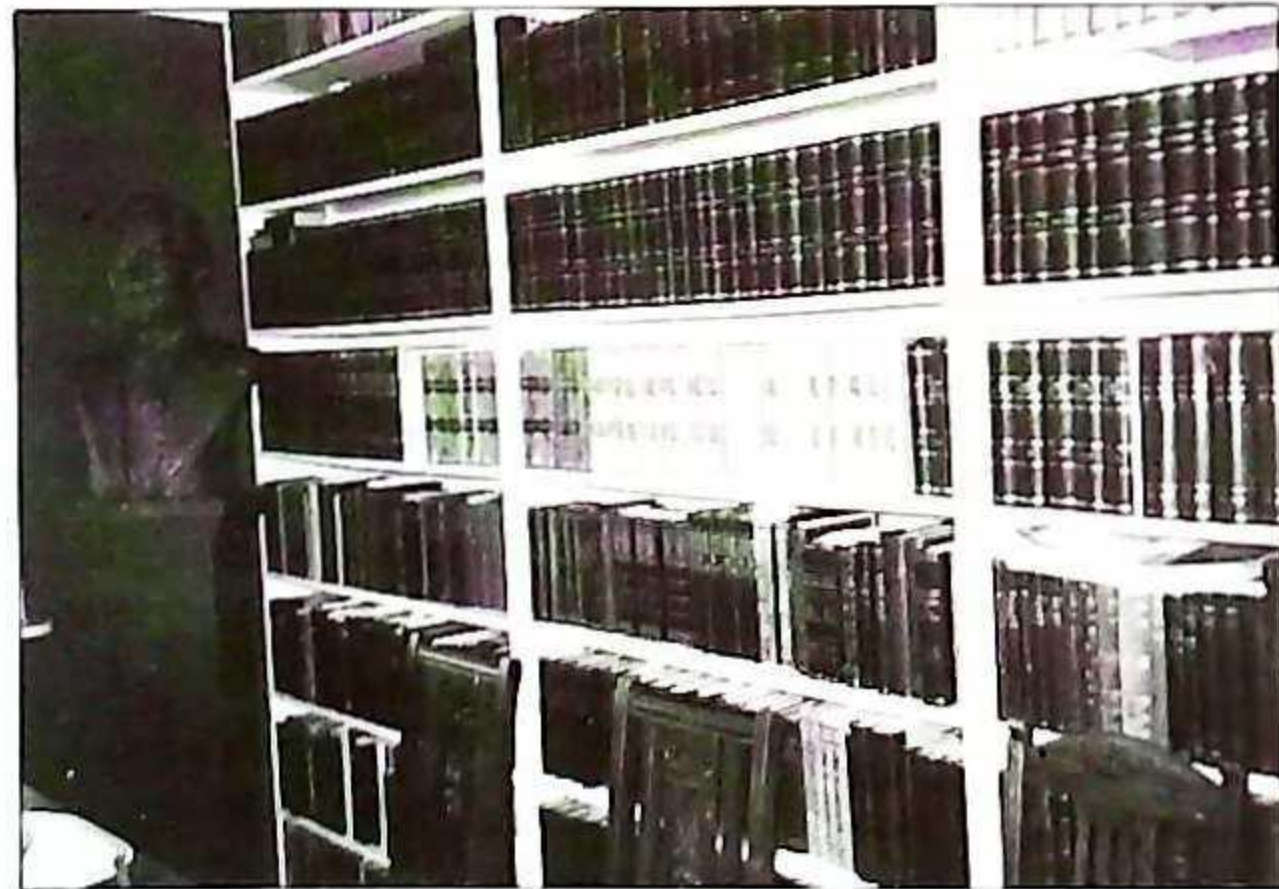
Le retour vers la capitale s'effectue par le riant estuaire de la Hvítá et les serres tropicales, plus accueillantes, de Hveragerði.

Le lendemain 19 juin, nos pérégrinations nous conduisent vers la côte sud où la nature islandaise nous donna rendez-vous avec une région agricole prospère, d'impressionnants glaciers, un paradis d'oiseaux au bord de la mer.

On a pu dénombrer 230 espèces d'oiseaux en Islande, mais 80 d'entre elles seulement, couvent dans le pays. Pauvre en végétation, démunie d'arbres, l'île volcanique n'offre guère d'espaces appropriés aux oiseaux chanteurs, mais elle est, par contre, un des principaux endroits de couvaision des canards et un lieu de rassemblement d'importantes colonies d'oiseaux de mer qui logent dans les rochers abrupts au bord des côtes.



Ci-contre de haut en bas : — De gauche à droite, Mme Guinard, Sveinn Saemundsson, directeur des lignes intérieures de la compagnie « Iceland-air », il était venu en Normandie en 1983 avec une délégation islandaise, Ragnheiður Snorradóttir, elle a séjourné un an à Bayeux et dans la région de Balleroy en 1985/86. — Les Guinard avec Ragnheiður, chez sa grand-mère dans la région de Selfoss. — La ferme de la famille de Ragnheiður. Ci-dessous, de haut en bas : — Dans la ferme de Gaukur Jörundsson (à droite), qui est par ailleurs juriste international ; sa fille, Guðrún Gauksdóttir (à gauche) a séjourné à plusieurs reprises en Normandie, à Coigny et près de Balleroy. — La bibliothèque de la famille de Gaukur Jörundsson ; chaque ferme islandaise possède une bibliothèque (photos E. Guinard).



La dernière journée de notre séjour était une journée libre. La plupart d'entre nous la consacreront à une visite d'Akureyrri, à une heure d'avion de Reykjavík.

Ils rentrèrent enthousiasmés par les paysages et les habitants de la capitale du Nord et nous déclarèrent sans ambage, à leur retour : « Si vous n'avez pas vu le Nord, vous n'avez rien vu ».

Nous qui pensions avoir épuisé toutes nos possibilités d'émotion et de découvertes dans ce pays, nous avons donc pu méditer ainsi ce titre d'un article de journal de la Manche en 1983, à l'occasion de l'exposition culturelle islandaise à Saint-Lô : « L'Islande est un pays à voir ou à revoir ».

Quelques livres ou revues en France

ont parlé de l'Islande, bien peu ont évoqué ses habitants, descendants directs des Vikings de Norvège.

Notre objectif était précisément de rencontrer cette population qui participe fatalement de l'histoire et de la nature grandiose et redoutable où elle vit.

Nous avons eu la chance d'éprouver l'hospitalité islandaise, de vivre suffisamment de situations pour constater que cette société est traversée, comme la nôtre, de mille phénomènes issus de la vie moderne, de la disparition des grandes références familiales ou religieuses traditionnelles, de la rupture des générations, de la crise économique.

Comme tous les Européens, les Islandais ne manquent pas de buter sur l'inflation, l'urbanisation, la

surproduction, l'exode rural ou la drogue.

Comme chez nous, il s'agit de reconstruire une société, un type nouveau de relations et de nouveaux régulateurs.

Habitués aux horizons infinis, nous ne doutons pas que nos amis islandais, accrochés depuis des générations à la terre la plus ingrate et la plus attachante qui soit, ne réussissent une fois de plus à dominer l'adversité.

Nous remercions Ragnheiður Snorradóttir, Guðrún Gauksdóttir, anciennes stagiaires en Normandie et leurs parents de Reykjavík et de Kaldadarnes, pour l'aide qu'ils nous ont apportée et l'amitié témoignée lors de notre visite dans leur pays.



L'ANNÉE GUILLAUME

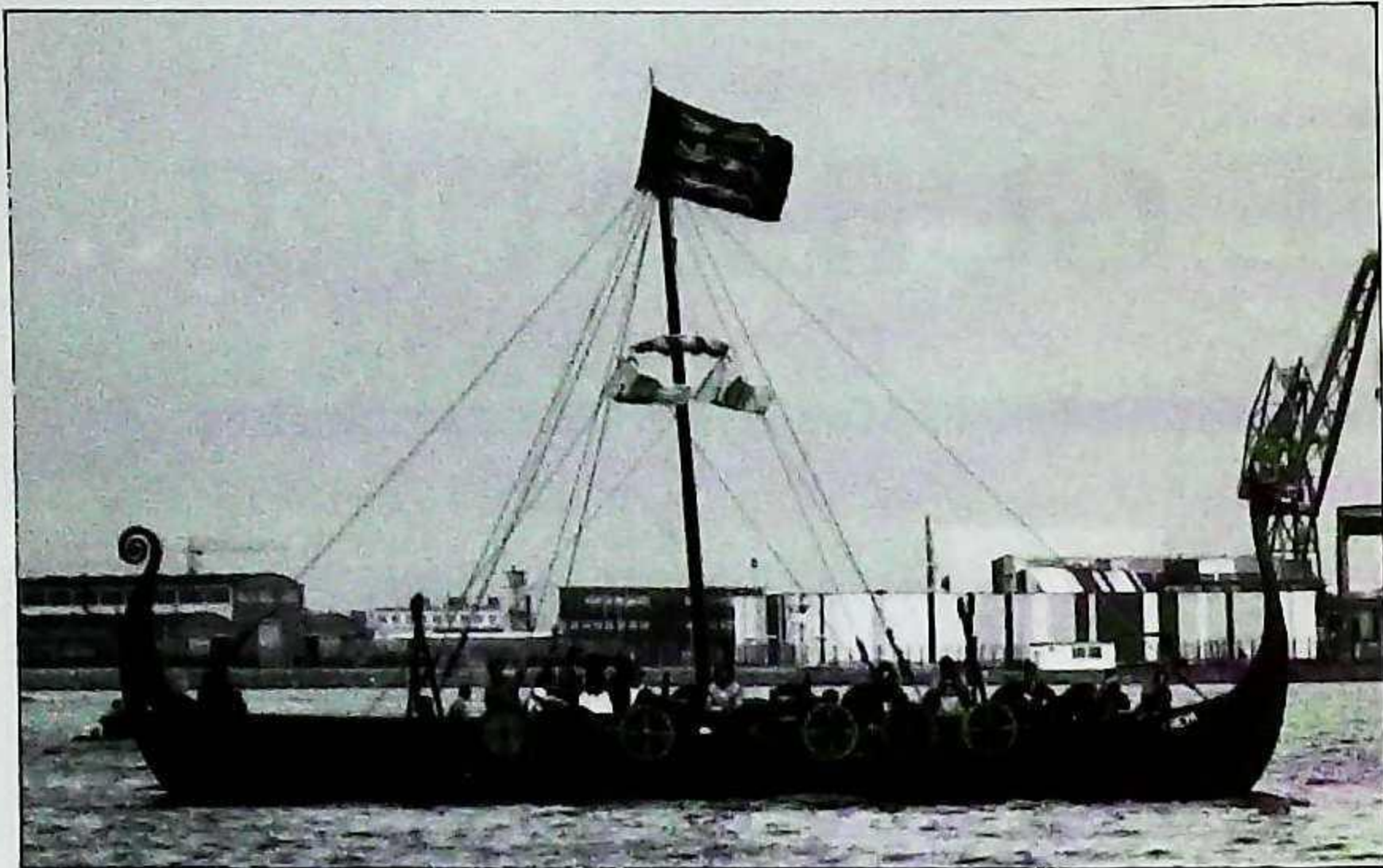


L'Année Guillaume n'est pas encore terminée et, déjà, le nombre de manifestations est tel qu'il serait fastidieux de rapporter tout par le menu. Ces propos seront donc arbitraires, ils dépendront de ce que j'ai vu et de l'importance de ces manifestations dans le cadre de la « Normandie éternelle ».

L'Année Guillaume restera effectivement un jalon important dans l'histoire de la Normandie. Elle sera probablement plus déterminante encore que le « Millénaire » de 1911. On avait prévu de fêter le Millénaire de la Mort de Guillaume le Conquérant, mais déjà l'ampleur des manifestations a dépassé toutes les prévisions. Ce n'est pas du fait des élus et des organismes officiels. Les « deux » Normandie n'ont pas su s'unir pour donner un point d'orgue particulier, les comités, les programmes des fêtes étaient essentiellement départementaux. Non, c'est le Peuple

de Normandie qui a répondu présent. La participation populaire a été très spontanée et beaucoup plus importante que prévu. A Caen, il y a eu des milliers de participants (qui se sont costumés pour défilé). A Bayeux il y eut environ trois cents personnes costumées (et beaucoup d'entre elles se sont décidées huit à dix jours avant la date décisive : le 14 juillet - anniversaire de la dédicace de la cathédrale), participation populaire importante aussi à Falaise, etc. Oui, les Normands ont répondu « présent ». On dit bien souvent le Normand moins motivé que le Breton pour « sa » Duchie. En fait, le patriotisme normand semble fortement vibrer au fond du cœur de bien des Normands mais tout d'abord les Normands sont (de tempérament plus « nordique ») plus pudiques et plus discrets dans l'expression de leurs sentiments et, d'autre part, ils n'ont pas tellement de

moyens d'exprimer ce patriotisme. Les Bretons ont commencé à poser des jalons au début du siècle et les ont renforcés dans l'entre-deux-guerres. Et, aujourd'hui, le « Gwenn-ha-Du » est devenu omniprésent, mais ce drapeau a été créé de toutes pièces avant-guerre et le fait de l'arborer menait alors souvent en prison. En Normandie, le drapeau se ramenait à quelques bannières frappées du blason aux deux léopards et quelquefois (depuis Louis Beuve) aux « trois cats », le drapeau à croix de Saint-Olaf est apparu à la fin des années cinquante créé par la revue « Viking » de Jean Mabire. Maintenant le Docteur Germain, maire de Falaise en payaise largement sa ville et, le 31 août de cette année, le maire de Bayeux en a installé un grand devant sa mairie. En outre ce même maire, Jean Le Carpentier, a donné sa ville de Bayeux de bannières sang et or



Le « Freya » dans la rade de Cherbourg (Photo Joël Lehuby).

Ailleurs, les léopards, à défaut de mieux, sont de plus en plus nombreux. Depuis plusieurs années la présence des couleurs normandes progresse partout en Normandie et plus encore cette année à Bayeux qui est massivement pavoisée aux couleurs normandes en cette année 1987. Je connais même certains Normands qui offrent des fleurs rouges et jaunes lorsqu'ils sont invités... Le Breton, grâce à des décennies sinon des générations de travail acharné sur le plan culturel, trouve de multiples exemples pour exprimer son patriotisme breton. La Normandie ayant un demi-siècle de retard en ce domaine, les points de référence manquaient bien souvent pour exprimer le patriotisme normand ; l'année Guillaume a été un détonateur qui a enfin permis à des milliers de Normands de s'exprimer d'une façon ou d'une autre.

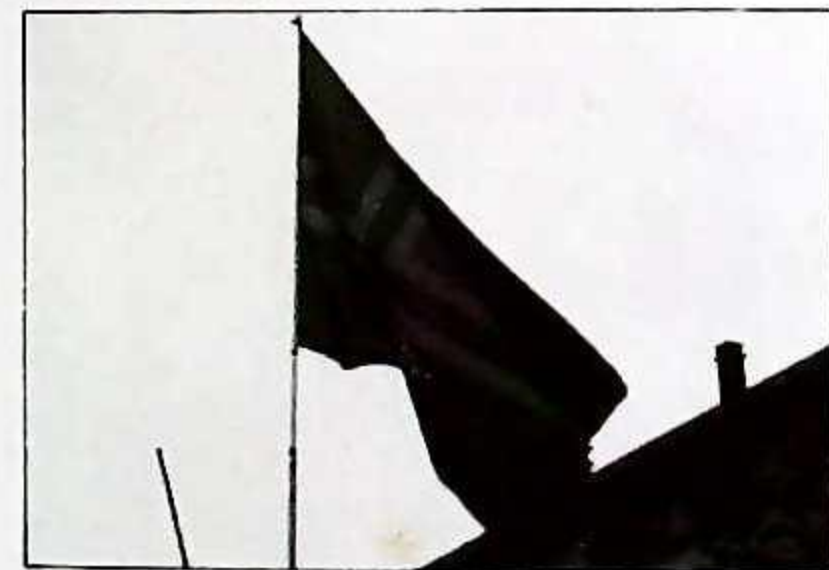
Il n'y a parmi les élus normands que deux vrais patriotes, mais quels patriotes normands ! Ils sont tous les deux de la Manche. Le premier y est député, le second l'a quittée pour exercer à Falaise et en être le maire. **Pierre Godefroy** vibre d'une intense foi normande, il l'a souvent exprimée ; c'est lui « l'inventeur » du « N » arboré si souvent sur les voitures et vendu à des dizaines de milliers d'exemplaires !... Le **Docteur Paul German** est maire de la ville où Guillaume, futur Duc et Roi, vit le jour. Il complète l'idée de Pierre Godefroy en étant le principal promoteur de notre drapeau à croix de Saint Olaf (reconnu au niveau international par l'Institut de vexilologie). Parmi les premières manifestations de l'« Année Guillaume », le Docteur German vint faire une conférence à Bayeux dans le cadre du « Centre Guillaume le Conquérant » devant une salle com-



laume et invita par contre une exposition sur Hugues Capet, alors qu'aucune autre cité normande ne s'était sentie concernée par les Capétiens... On dit que cet esprit « anti-normand » serait un coup de patte mesquin vis-à-vis du patriotisme normand de Pierre Godefroy, ancien maire de Valognes...

Les manifestations ont été diverses. Outre les drapeaux et bannières qui ornaient certaines villes normandes, un affichage de bon goût s'imposait partout... sauf un sigle hideux utilisé dans le secteur de Caen. Cette Année Guillaume fut l'occasion d'organiser de nombreuses expositions, consacrées à Guillaume et à son époque. Citons, parmi bien d'autres, celle de Rouen, celle de Bourghéroulde, celle du Prieuré de Crouettes (dans le sud du Pays d'Auge) plus consacrée à la vie quotidienne, et celle qui est installée dans la chapelle Saint Georges du Château de Caen et qui présente des maquettes de châteaux normands du XI^e siècle — mention spéciale pour cette dernière !

Mais le côté « spectaculaire » n'a pas été oublié. De nombreux spectacles et défilés costumés ont ponctué ces mois passés. Nous avons évoqué le cas de Valognes en signalant que cette localité s'était tenue à l'écart de la célébration de l'Année Guillaume.



Ci-dessus : le « Saint-Olaf » flottant devant la mairie de Bayeux ; le mât a été cassé à la base par la tempête dans la nuit du 14 au 15 octobre... espérons qu'il sera remplacé. Ci-dessous : les membres de l'école de voile de Carteret, portant des hauberts en tissu, descendent du « Freya » (photos G. Bernage).



Bien plus, une chevauchée devait partir de Valognes pour rejoindre Falaise afin de commémorer la fuite de Guillaume devant les conjurés du Cotentin. Mauvaise conscience d'avoir abrité ces conjurés il y a mille ans ? Ou plutôt « mauvais » esprit normand ? Valognes n'accepta pas d'être le point de départ de la chevauchée, comme c'était logique. Elle partit de Carentan pour passer par Bayeux et aboutir à Falaise. Une bonne quinzaine de cavaliers habillés comme à l'époque ont ainsi traversé la Normandie ; aux abords de la cathédrale de Bayeux, leur défilé avait beaucoup d'allure. Parmi les mauvaises notes, signalons aussi Saint-Lô qui a fait preuve de non-décision. Le « cercle Asgard » avait été contacté pour organiser un feu de Saint-Jean ; ses membres ont attendu pendant des semaines, « la lance au pied », pour apprendre peu avant la date fatidique que rien n'était encore totalement décidé. La ville de Rouen n'a pas plus été très brillante. Quant à Caen, l'autre « capitale régionale », le Docteur Giraud a demandé une grande partie du budget que la Basse-Normandie consacrait à la commémoration pour organiser une manifestation grandiose... Effectivement, et c'est très positif, la participation des Caennais et des associa-

tions locales fut massive. Il y eut des milliers de participants et des dizaines de milliers de spectateurs. Mais ces derniers furent bien souvent déçus. Les participants étaient fort nombreux mais la qualité était fort inégale. Un tel défilé fait appel à la part du rêve qui est en nous et de nombreuses fausses notes venaient briser souvent le rêve de revivre l'époque de Guillaume. Notons la présence incongrue de fanfares qui n'entraient pas dans la note. Quel rapport une fanfare australienne, dans un style très « majorette », ou la fanfare des Beaux Arts jouant du jazz, pouvait avoir avec une commémoration de Guillaume le Conquérant ? La qualité des groupes était inégale malgré l'immense bonne volonté. Beaucoup de costumes étaient réalisés dans une sorte de papier ; à Bayeux tous les costumes étaient en tissu et le résultat était nettement supérieur. Il faut toujours éviter de « bricoler », surtout pour une manifestation d'une telle importance. Par contre, les cavaliers portaient des vêtements en tissu simulant des hauberts, leur prestation fut de qualité. Les scouts étaient équipés comme des soldats normands avec casques et pointes de lance en métal, leur prestation fut remarquable et fort impressionnante. Notons aussi la fanfare de la SNCF de Caen

qui avait fait l'effort de revêtir un costume médiéval. Par ailleurs, de nombreux spectateurs ont été un peu choqués du fait que des handicapés aient été entraînés dans de petites voitures recouvertes de monstres en carton-pâte ; exhiber ainsi ces gens comme des « attractions », c'était faire fi de leur dignité. La plus grave critique réside dans l'organisation du défilé. Chaque groupe s'arrêtait un certain temps devant la tribune officielle, si bien que la foule devait attendre pendant ce temps là le long des avenues que le défilé reprenne sa marche. C'est ainsi qu'il fallait attendre dix minutes pour voir passer un groupe pendant deux minutes ; l'attente l'emportait largement sur le spectacle, l'égoïsme de la tribune officielle faisait bon marché de la patience de la foule normande ramenée au niveau de spectateurs de deuxième classe. Ainsi, un spectacle de plus de trois heures aurait pu se passer en moins d'une heure. Finalement il y eut de très bonnes choses mais la quantité a prédominé sur la qualité ; de nombreux spectateurs ont été déçus. A Falaise, par contre, la population a bien participé et les costumes étaient en tissu. La fête a eu lieu le dimanche qui suivait le rituel feu de Saint-Jean recréé en 1972. L'Année Guillaume a été en outre pour la ville de Falaise



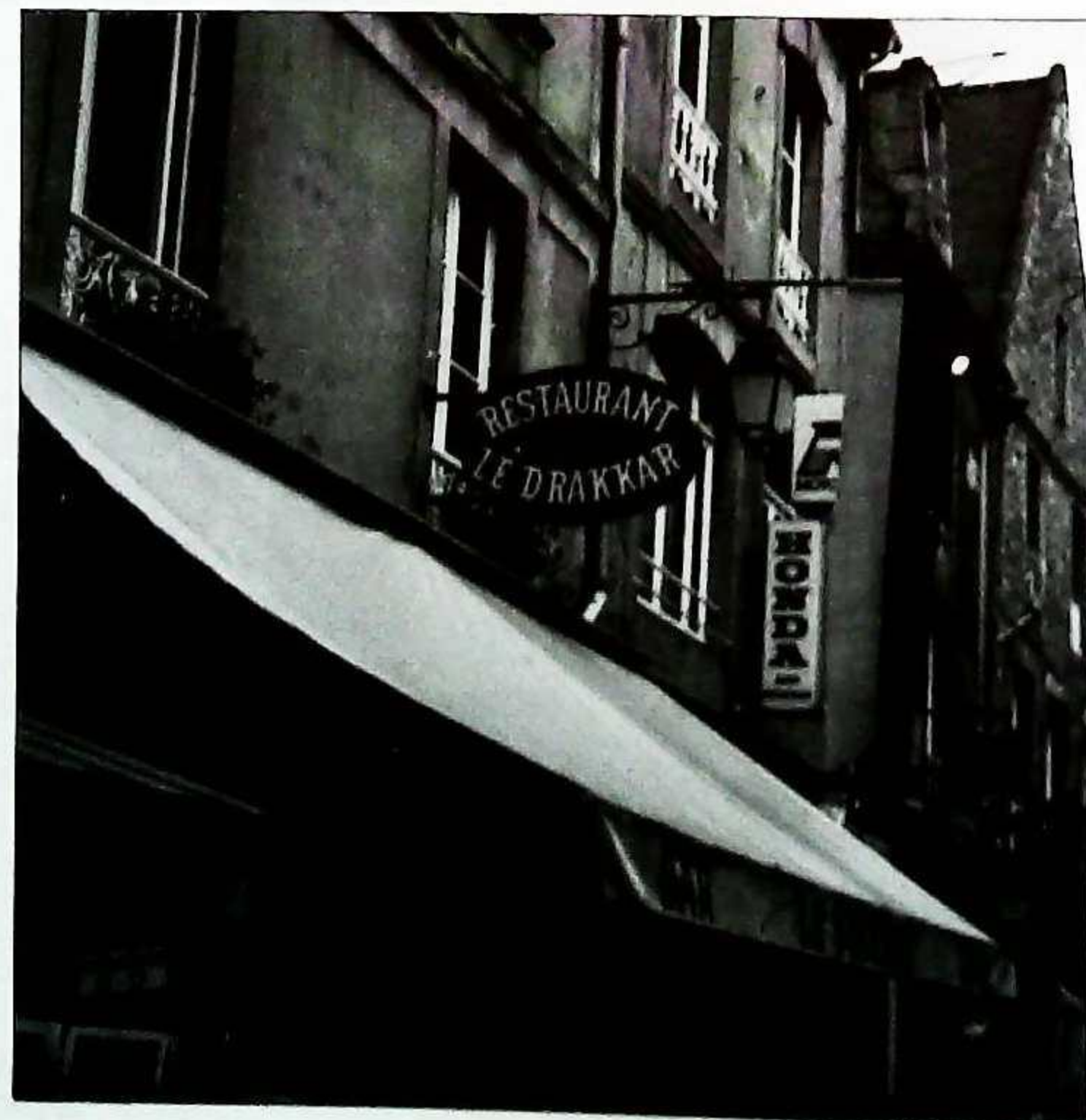
Ci-dessus : têtes de dragons croisées (destinées à porter une toile de tente, sur un bateau viking), support en T (destiné à porter le mât et les vergues, sur un navire viking) et proue en tête de dragon, éléments conformes à ce que l'archéologie nous a appris des navires vikings et qui sont ici bien reproduits sur le « Freya ». Ci-contre : Pierre Godefroy (à droite) et le Maire de Quettreville-sur-Sienne (localité où est né Louis Beuve) lors de l'Assemblée Normande en août dernier à Quettreville (photos G. Bernage).



l'occasion de créer un splendide son et lumière sur Guillaume. A Bayeux, la population était conviée à s'habiller en costumes médiévaux. Une très légère critique, le style choisi était celui de la fin du XI^e siècle. Mais les costumes étaient de belle qualité. Une certaine émulation permit de rassembler environ trois cents Bayeusains en costumes médiévaux ; le défilé du 14 juillet (date anniversaire de la dédicace de la cathédrale) fut très réussi et cette fête aura lieu régulièrement dans les années à venir. Elle se doublait d'un marché médiéval installé entre la cathédrale et les anciens bâtiments épiscopaux ; la musique médiévale, les échoppes d'artisans en costume d'époque, le cadre, tout contribuait à nous replonger dans l'époque médiévale.

En Haute-Normandie, si les villes ne déploierent pas autant d'efforts que Bayeux, Falaise et Caen, l'Association « Guillaume 87 » joua un grand rôle dans l'animation des cités « au-delà de l'eau » : Arques-la-Bataille le 23 mai, Dieppe le 24 mai, Saint-Martin-de-Boscherville les 6 et 7 juin, Montvilliers le 13 juin, Forges-les-Eaux les 27 et 28 juin, Fécamp les 2 et 3 août, Le Havre et le Prieuré de Graville le 22 août, Saint-Valéry-en-Caux le 23 août, Lillebonne le 5 septembre. En fait, l'atout maître de « Guillaume 87 »

Ci-dessus à gauche : le mât du « Freya » est en métal (peint) mais l'embase avec la pièce qui servait à débloquer le mât est conforme à ce que l'on sait des navires vikings, en particulier de celui de Gokstad. Ci-dessus à droite : le petit Harald Bernage contemple une pièce d'accastillage du « Freya » identique à celles de Vikings. Ci-dessus : Bayeux, près du restaurant « Le Drakkar », l'une des bannières normandes qui décorent les rues (photos Georges Bernage).



L'Esturman (forme normande du scandinave ancien « styrimann » qui désignait le barreur, « l'homme du gouvernail » tient le gouvernail, le « styri » : il paraît que le navire est ainsi facile à diriger. A droite, le « Freya » est à quai, dans la rade de Cherbourg (Photos G. Bernage).

c'est son « langskip » (le terme « drakkar » est impropre). C'est un bateau long de 16 mètres qui est la réplique aux deux-tiers du navire de Gokstad. C'est une réplique qui est plus un « décor » qu'une reconstitution. En effet, il est démontable (!), constitué de 28 caissons insubmersibles. Ces caissons sont habillés par un décor qui reproduit fidèlement l'aspect d'un navire viking, d'une esnèque. Le « Freya » navigue essentiellement avec l'aide d'un moteur mais il a pu aussi être mu à la voile et à la rame. « Guillaume 87 » a ainsi permis de donner une autre dimension aux fêtes normandes que nous avons évoquées grâce à ce navire. Ainsi, à Saint-Valéry-en-Caux, alors que la fête médiévale anime les rues de la station, le navire entre dans le port. A Arques, le « Freya » évolue sur un plan d'eau tandis qu'une fresque historique évoque la rébellion du Comte de Talou, etc... Par ailleurs, « Guillaume 87 » et son « langskip » ont été invités par une association cotentinaise, « Viking 2000 » à l'occasion de la Cutty Sark à Cherbourg. Si le « Freya » n'est pas une reconstitution à l'identique, il offre le grand avantage d'être démontable. C'est ainsi qu'il a pu être installé sur un plan d'eau fermé à Arques, remonter la Seine, évoluer dans un port du

Pays de Caux ou être transporté jusqu'au port de Cherbourg.

« Viking 2000 » a le projet de trouver les moyens financiers pour construire la reconstitution d'un navire viking, et le prix en est estimé à deux millions ! Ainsi, pour sensibiliser les Cherbourgeois à ce projet, « Viking 2000 » a invité « Guillaume 87 » avec son « langskip ». Le navire a évolué du 8 au 13 août dans la rade de Cherbourg. Pour 20 F par personne, il était possible au public de faire une promenade d'un demi-heure sur le « Freya », c'est ainsi que plus de mille personnes sont montées sur cette esnèque pendant ces six jours. La foule, venue nombreuse pour la « Cutty Sark », a accueilli le succès de cette manifestation. Les sorties du public se sont faites au moteur, mais, par deux fois, les rameurs de l'école de voile de Carteret, habillés de vêtements rappelant les hauberts des chevaliers de Guillaume, ont fait une démonstration à la rame fort spectaculaire. Comme il y a mille ans, un « langskip » évoluait dans le port de « Skerriaborg » !

Sur cette réplique, les détails sont soignés. On reconnaît bien les montants croisés avec des têtes de dragons qui pouvaient supporter une toile de tente.



HEIMDAL

revue littéraire normande

NORMANDIE

Cadre naturel Histoire Art Littérature
Langue Economie Traditions populaires
Christine Bonneton Editeur



La Normandie

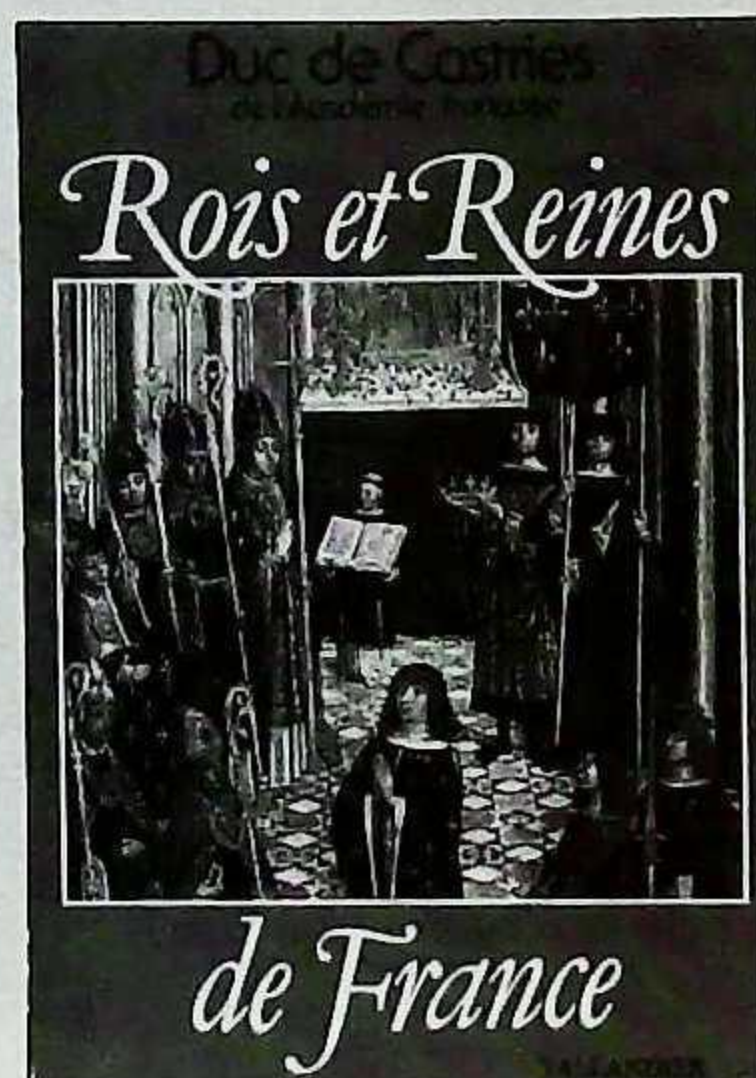
Cadre Naturel, Histoire, Art, Littérature, Langue, Economie, Tradition populaire, Jean-Robert Ragache, René Lepelley, Guy Nondier, Jean-Jacques Bertaux, Michel Lerond, Gabriel Desert.

Les Editions « Christine Bonneton Editeur » se sont, depuis quelques années, spécialisées dans la publication d'encyclopédies d'histoire régionale.

A son tour notre province a été traitée par d'éminents historiens, tous universitaires, enracinés dans cette Normandie au passé prestigieux.

L'ouvrage est complet, traitant en profondeur une région dont l'Histoire et la Culture suscitent l'envie encore de nos jours auprès d'un bon nombre de nos voisins. Document de référence où l'iconographie abonde et les sources sont de première qualité.

Christine Bonneton Editeur, 398 p., 199 F.



Rois et Reines de France

Un magnifique album est paru aux Editions Tallandier, composé par le duc de Castries de l'Académie française

Cet ouvrage est conçu pour le grand public et l'auteur a esquissé à grands traits tous les souverains qui ont régné sur la France de Mérovinge à la chute du Second Empire, le 4 septembre 1870, avec en conclusion, un épilogue sur les prétendants au trône. Rois et Reines composent une immense galerie de portraits qu'il dépeint sans complaisance.

La bibliographie est d'une grande richesse. Mais tout l'intérêt de cet ouvrage réside dans son iconographie, puisque, sur 350 pages, on recense 200 illustrations en noir et blanc, dont 30 planches en couleur. C'est un album luxueux pour 140 F.

Alain Landurant
Vice-Président de la société
des auteurs et créateurs de Normandie



Domfront et le Passais normand

par André-Edgar Pöessel

Amoureux de Domfront, André-Edgard Pöessel nous offre un ouvrage plein de charme, que l'on classera volontiers dans la catégorie des « Guides pittoresques d'une région ». Car, on ne peut le considérer comme un traité d'histoire locale. Les erreurs historiques abondent. Je prends pour principal exemple le siège de Domfront de 1574, où le maréchal de Matignon assiège le célèbre capitaine huguenot, Gabriel de Montgomery. D'abord, en quatorze années de guerres civiles, Montgomery n'a jamais eu sous ses ordres des reîtres allemands, mais uniquement des régiments anglais, pour la bonne raison qu'il ne parlait que l'Anglais... Détail plus grave, Montgomery n'a jamais été incarcéré à la Bastille, mais dans la Tour carrée de la Conciergerie, qui depuis porte le nom de « Tour Montgomery ».

Néanmoins, retenons que ce livre est agrémenté de nombreuses chansons du terroir, et que les costumes y sont traités dans un style alerte. Ouvrage plaisant à lire.

Editions Charles Corlet, 155 p., 75 F.

HEIMDAL—ANCIENS NUMEROS DISPONIBLES

La revue Heimdal paraît maintenant depuis plus de dix ans. Elle a publié 38 numéros. C'est une mine de documentation sur la Normandie et l'Europe du Nord !

N° Spécial, réédition des N° 1 à 4.

Très beau numéro de 96 pages, comportant des articles très variés sur des sites archéologiques, un dossier sur le Pays de Caux, etc. Très belle iconographie, 40 F.

— N° 5. L'un des premiers numéros. Un document, 10 F.

— N° 8. Numéro spécial sur les Vikings du Groënland, 6 F.

— N° 11. Spécial consacré à Fécamp et la pêche, articles sur les îles Féroé, sur les traditions relatives au printemps, 7 F.

— N° 12. Epuisé

— N° 15. Epuisé

— N° 18. Epuisé

— N° 19. Odin, l'Ase aux corbeaux, le paganisme Viking d'après les Sagas, l'écriture runique, Jacques Hébertot, 12 F.

— N° 20. Le mystère des labyrinthes, Feux de St Jean, le Loup Vert, Soudan de Pierrefitte, les églises en bois de Norvège, gâteaux et coutumes, 12 F.

— N° 21. Spécial maison à pan de bois : Saint-Lô, Bayeux, Caen et Lisieux, les noms nordiques, sur les traces de Robin Hood, 17 F.

— N° 22. Epuisé

N° 23. La Normandie Scandinave (F. Lechanteur), Cherbourg et la Hague, numéro luxueux avec de très nombreuses photos en couleur, 19 F.

— N° 24. Le bocage Virois, textes en normand de René Maizeret, Vire cité médiévale, 19 F.

— N° 25. Epuisé

— N° 26. Les templiers en Normandie, 19 F.

— N° 27. Le Cinglais, la Heimskringla, Jean-Louis Vaneille, 19 F.

— N° 28. Dossier sur l'arbre et la forêt : l'arbre sacré chez les Nordiques, l'arbre et la forêt en Normandie, Idunn et les pommes d'Or, la revue Viking, 19 F.

— N° 29. La Normandie et les Vikings, le voyage de Sigrun (conte), Paul Harel, 19 F.

— N° 30. Thor, force printanière, Tolkien (1), Marc Robert, les lames d'épées Viking, le Flaguais, 9 F.



ROLLON, DES ORCADES A LA NORMANDIE.
LES NORMANDS EN SICILE.



LA COLLEGIALE SAINT EVROULT DE MORTAIN 1082 . 1982

NUMERO 36 . ETE 1982 . 22 F

— N° 31. Surt, le feu de l'été, Tolkien (2), Jorvik, Celtes en Normandie (1), feux de la St Jean, les Plantagenêts, ustensiles traditionnels, 19 F.

— N° 32. L'or des Dieux. Odin le seigneur des Bersekers, les Celtes en Normandie (2), le blason de Normandie, l'amitié Flandres-Normandie, 19 F.

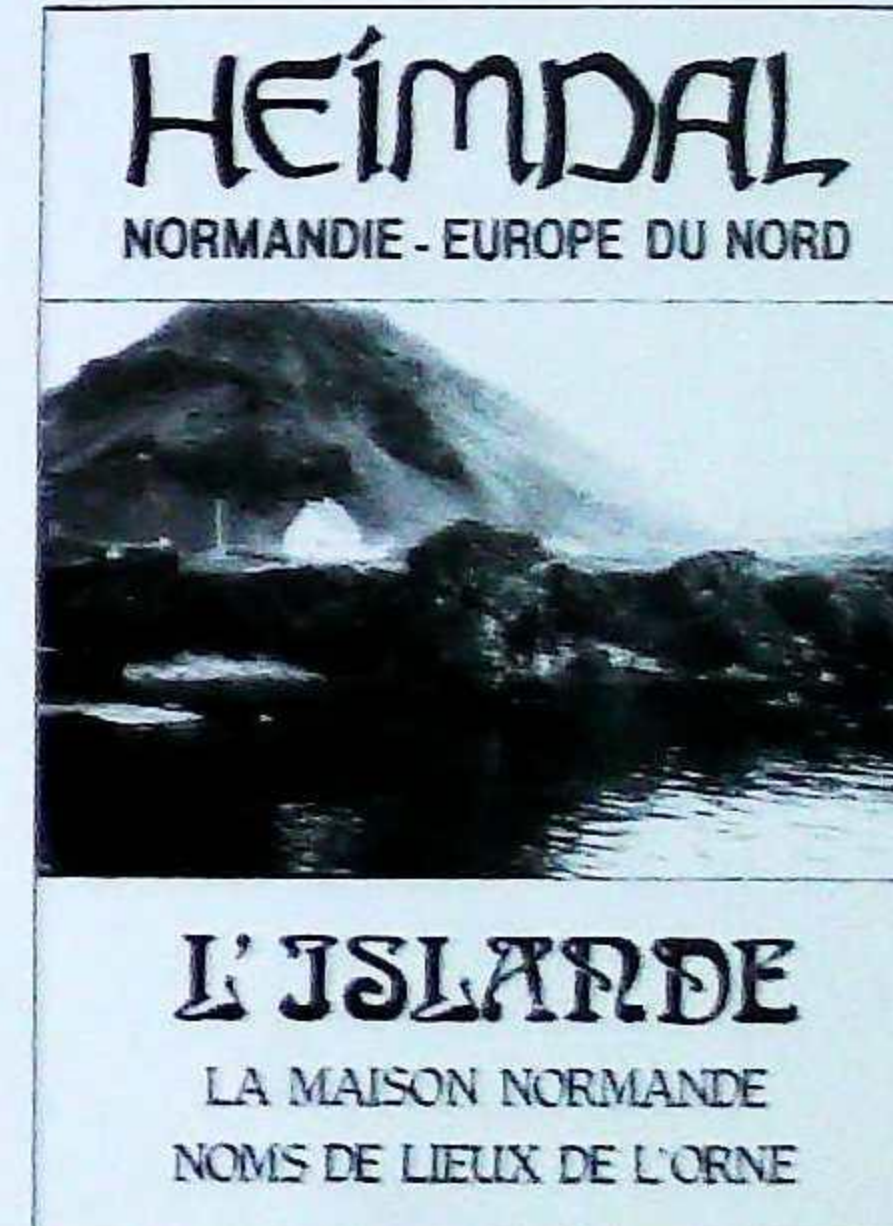
— N° 33. Le dieu ULL, l'âme chez les Vikings, langue islandaise, musique, peinture et cinéma normands, amitié Flandres-Normandie (suite) 22 F.

— N° 34. Les Normands en Sicile, Le Flaguais, Rollon ou Rolf le Marcheur, les îles Orcades, langue islandaise, (suite), 22 F.

— N° 36. La collégiale de Mortain, Snorri Sturluson (2), langue islandaise (suite), les Peuples Nordiques ont toujours connu la démocratie, la Saga de Gisli, 22 F.

— N° 37. La maison nordique et la Normandie, le Canton de Juvignysous-Andaines, voyage en Islande, 22 F.

— N° 38. Le siège de Paris par les Normands, Le Norn aux Orcades et aux Shetland, La Campagne du Neubourg, Voyage en Islande, 22 F.



L'ISLANDE
LA MAISON NORMANDE
NOMS DE LIEUX DE L'ORNE

— N° 39. L'ancien calendrier scandinave, l'If en Normandie, Ull et l'If, L'Odins Raven, Le Danelaw, Voyage en Islande, 22 F.

— N° 40. Le « Saga Siglar », les Vikings en Ukraine, le trésor de Slemmedal, le Fantastique aux Shetland, 28 F.

NOM	profession	
Adresse		
s'abonne à partir du N°	(dernier paru)	F
desire recevoir les N°		F
		F
Calendriers nordiques		F
		F
Cartes de vœux :	series de 4	F
J'abonne M.		F
Je verse la somme de		F
par chèque à l'ordre de « Heimdal »		F

« LES VIKINGS »

de la Norvège à la Normandie

du 4 octobre 1987 au 4 janvier 1988

Eglise Saint-Georges du Château

CAEN - MUSEE DE NORMANDIE



Entrée : 10 Francs (réduction pour enfants et groupes)

Ouvert tous les jours, mardi excepté, de 10 h à 12 h et de 14 h à 18 h